

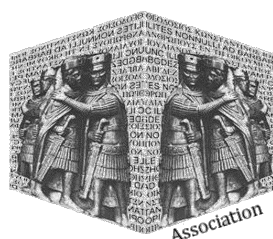
# REVUE DES ETUDES TARDO-ANTIQUES

Histoire, textes, traductions, analyses, sources et prolongements de l'Antiquité Tardive

(RET)

*publiée par l'Association « Textes pour l'Histoire de l'Antiquité Tardive » (THAT)*

ANNEE ET TOME II  
2012-2013



**Textes pour  
l'Histoire de  
l'Antiquité  
Tardive**

# REVUE DES ETUDES TARDO-ANTIQUES (RET)

---

## COMITE SCIENTIFIQUE INTERNATIONAL

Nicole Belayche (École Pratique des Hautes Études, Paris), Giovanni de Bonfils (Università di Bari), Aldo Corcella (Università della Basilicata), Raffaella Cribiore (New York University), Kristoffel Demoen (Universiteit Gent), Elizabeth DePalma Digeser (University of California), Leah Di Segni (The Hebrew University of Jerusalem), José Antonio Fernández Delgado (Universidad de Salamanca), Jean-Luc Fournet (École Pratique des Hautes Études, Paris), Geoffrey Greatrex (University of Ottawa), Malcom Heath (University of Leeds), Peter Heather (King's College London), Philippe Hoffmann (École Pratique des Hautes Études, Paris), Enrico V. Maltese (Università di Torino), Arnaldo Marcone (Università di Roma 3), Mischa Meier (Universität Tübingen), Laura Miguélez-Cavero (Universidad de Salamanca), Claudio Moreschini (Università di Pisa), Robert J. Penella (Fordham University of New York), Lorenzo Perrone (Università di Bologna), Claudia Rapp (Universität Wien), Francesca Reduzzi (Università di Napoli « Federico II »), Jacques-Hubert Sautel (Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, Paris), Claudia Schindler (Universität Hamburg), Antonio Stramaglia (Università di Cassino).

## COMITE EDITORIAL

Eugenio Amato (Université de Nantes), Jean Bouffartigue (Université de Paris X-Nanterre), Jean-Michel Carrié (École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris), Pierre Jaillette (Université de Lille 3), Juan Antonio Jiménez Sánchez (Universitat de Barcelona), Pierre-Louis Malosse (Université de Montpellier 3), Annick Martin (Université de Rennes 2), Sébastien Morlet (Université de Paris IV-Sorbonne), Bernard Pouderon (Université de Tours), Stéphane Ratti (Université de Bourgogne), Jacques Schamp (Université de Fribourg).

## DIRECTEURS DE LA PUBLICATION

Eugenio Amato

Pierre-Louis Malosse

---

**Peer-review.** Les travaux adressés pour publication à la revue seront soumis – sous la forme d'un double anonymat – à évaluation par deux spécialistes, dont l'un au moins extérieur au comité scientifique ou éditorial. La liste des experts externes sera publiée tous les deux ans.

### Normes pour les auteurs

Tous les travaux, rédigés de façon définitive, sont à soumettre par voie électronique en joignant un fichier texte au format word et pdf à l'adresse suivante :

**[Eugenio.Amato@univ-nantes.fr](mailto:Eugenio.Amato@univ-nantes.fr)**

La revue **ne publie de comptes rendus** que sous forme de recension critique détaillée ou d'article de synthèse (*review articles*). Elle apparaît **exclusivement par voie électronique** ; les tirés à part papier ne sont pas prévus.

Pour les **normes rédactionnelles détaillées**, ainsi que pour les **index complets** de chaque année et tome, prière de s'adresser à la page électronique de la revue :

**<http://recherche.univ-montp3.fr/RET>**

Le site électronique de la revue est hébergé par l'Université Paul-Valéry Montpellier 3, route de Mende, F-34199 Montpellier cedex 5.

La mise en page professionnelle de la revue est assurée par Arun Maltese, Via Saettono 64, I-17011 Albisola Superiore (Italie) – E-mail : [bear.am@savonaonline.it](mailto:bear.am@savonaonline.it).

ISSN 2115-8266

L'ÉLOGE DU LAC DE CÔME PAR CASSIODORE (*VARIAE* XI, 14) :  
LIEUX COMMUNS, RÉÉCRITURE, ÉCHOS LITTÉRAIRES  
(PLINE, AMMIEN MARCELLIN, FAUSTUS, ENNODE)

*Abstract* : Under the pretext of detailing how the ostrogoth king exempted the possessores of Como of the obligation to provide additional horsepower for mail coaches, Cassiodorus wrote a beautiful text in praise of the lake, brought to fame by Pliny. As often with *Variae*, literary echoes abound, though in a discreet form. As all panegyrics, the text is also replete with topoi, some of them very ancient : for instance the theme of a river that runs through the lake without mixing with its waters can be traced back to Greek sources. The same topos is found in a text by Ennodius from Pavia in the sixth century AD, a blame of the lake written in response to another text by senator Faustus Niger, which extolled the lake and has been lost. Cassiodorus's praise was obviously written in keeping with that literary context. It may also echo Ammianus Marcellinus's descriptions of lake Geneva being run through by the Rhone river, and lake Constance by the Rhine.

*Keywords* : Cassiodorus, Ennodius of Pavia, Faustus Niger, Ammianus Marcellinus, lakes, rivers, lake Como, lake Lemman, lake Constance, lake Kinneret, praise, blame, topos, *Praetoria*, ostrogothic Italy, Como, latin rhetoric, *Variae*, hydrography.

*Quid agit Comum, tuae meaeque deliciae ?* Ainsi commence l'une des lettres<sup>1</sup> de Pline le Jeune, originaire, on le sait, de Côme. Quatre siècles plus tard, une lettre de Cassiodore datant des années 530 semble faire écho à ces mots, dans une digression enthousiaste sur les délices du lac et de la ville. Il n'y a rien d'étonnant à ce que cet éloge figure dans un recueil épistolaire, les *Variae*, dont l'un des modèles sous-jacents est la correspondance de Pline<sup>2</sup>. Pour écrire ces lettres, qui

<sup>1</sup> *Ep.* I, 3, 1 : « Donnez-moi des nouvelles de Côme, vos délices et les miennes », A.-M. GUILLEMIN, CUF, Les Belles Lettres, Paris 1927.

<sup>2</sup> Cf. S. J. B. BARNISH, *Cassiodorus : 'Variae'*, Liverpool 1992, introduction, pp. XX-XXI ; M. VITIELLO, *Il principe, il filosofo, il guerriero. Lineamenti di pensiero politico nell'Italia ostrogota*, Stuttgart 2006, p. 49 *et passim* ; *Variae*, VIII, 13, 4 : le nouveau questeur du Palais (fonction que Cassiodore a exercée aussi et dont il a tenu lieu sans en avoir le titre à d'autres moments) est invité à devenir le Pline du Trajan qu'est Athalaric.

sont des actes de chancellerie, Cassiodore a prêté sa plume au roi ostrogoth Théodoric, qui se voulait un nouveau Trajan<sup>3</sup>, mais c'est dans l'un des courriers écrits en son propre nom, en tant que préfet du Prétoire<sup>4</sup>, sous les successeurs de Théodoric, qu'il évoque ces lieux enchanteurs.

Si c'est le nom de Pline le Jeune qui s'impose d'abord lorsque l'on parle de Côme, une lecture attentive du texte de Cassiodore révèle bien d'autres échos littéraires qui permettent de mieux comprendre ces lignes parfois difficiles. Il faut notamment les replacer dans le contexte littéraire du VI<sup>e</sup> siècle, où parler de Côme était à la mode, puisque qu'on connaît deux autres évocations du lac qui se répondent, l'une d'Ennode, futur évêque de Pavie<sup>5</sup>, datée de 502, l'autre de peu antérieure et perdue, du grand sénateur Faustus Niger<sup>6</sup>. Côme apparaît aussi dans deux autres textes des *Variae* (II, 35-36), à cause du vol d'une statue publique de grande dimension<sup>7</sup>.

<sup>3</sup> *An. Vales.* 12, 60 (à propos de Théodoric) : *ut etiam a Romanis Traianus uel Valentinianus, quorum tempora sectatus est, appellaretur* (« les Romains l'appelaient même Trajan ou Valentinien, dont il cherchait à imiter les règnes ») ; *Var.* VIII, 3, 5 : *ecce Traiani uestri clarum saeculis reparamus exemplum* (« Voici que nous faisons revivre l'exemple illustre pour les siècles de votre Trajan »). Pour une étude de ces parallèles et d'autres références, cf. A. GIARDINA, *Cassiodoro politico*, Rome 2007, pp. 101-116.

<sup>4</sup> Lettres regroupées dans les livres XI et XII et datant des années 533-537.

<sup>5</sup> Pour une notice biographique, cf. C. et L. Pietri (éd.), *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire, Italie*, I, Rome 1999, pp. 620-632.

<sup>6</sup> Flavius Anicius Probus Faustus junior Niger (*PLRE*, II, « Faustus 9 »), illustre, patrice, consul en 490 pour l'Occident, maître des Offices en 492-494, questeur du Palais de 503 à 506, préfet du Prétoire de 509 à 512 (*PLRE*, II) et sans doute dès 507 (J. SUNDWALL, *Abhandlungen zur Geschichte des ausgehenden Römertums*, Helsingfors 1919, p. 119 ; S. KRAUTSCHICK, *Cassiodor und die Politik seiner Zeit*, Bonn 1983, p. 58 et C. SCHÄFER, *Der Weströmische Senat als Träger antiker Kontinuität unter den Ostgotenkönigen (490-540)*, St Katharinen 1991, p. 65). Fils du consul de 450, Gennadius Avienus (*PLRE*, II, « Avienus 4 »), et donc membre de la famille des *Corvini* ; marié à Cynegia, une parente d'Ennode, et père de Rufius Magnus Faustus Avienus 2 et de Flavius Ennodius Messala 2. Il possédait vraisemblablement des biens en Ligurie, près du lac de Côme et il était l'une des personnalités les plus influentes du Sénat. Sa carrière montre qu'il était l'un des soutiens de Théodoric, qui l'envoya en ambassade à Constantinople en 492, pour reprendre les négociations entamées par Festus en 490, afin d'obtenir de l'empereur la reconnaissance officielle du roi, en vain. Il est l'un des correspondants d'Ennode, son parent. Il est également réputé pour son éloquence et ses qualités littéraires (Ennode, *Par. didasc.*, et *Ep.* I, 2, 4, 6 ; II, 11).

<sup>7</sup> Pour une traduction et un commentaire de ces textes, voir V. FAUVINET-RANSON, « *Decor ciuitatis, decor Italiae* ». *Monuments, travaux publics et spectacles au V<sup>e</sup> siècle d'après les Variae de Cassiodore*, Bari 2006, pp. 78-82.

Commençons par lire le texte de Cassiodore<sup>8</sup> :

XI, 14

533/537

Senator, préfet du Prétoire, à Gaudiosus, *cancellarius* de la province de Ligurie

*Gaudioso cancellario prouvinciae Liguriaie Senator ppo*

1. Comme de nombreux chemins mènent à la cité de Côme, ses *possessores* rapportent qu'ils sont épuisés par la fourniture permanente de chevaux de poste supplémentaires, si bien que ce sont eux plutôt qui sont piétinés par les courses trop fréquentes des chevaux. Nous recommandons donc que soit pour eux préservé sans interruption le privilège accordé par le roi, pour éviter que cette belle ville, dont la situation rend le séjour plaisant, ne se dépeuple sous l'effet de dommages répétés. Car, derrière des montagnes reculées et un vaste lac très pur, elle est comme une sorte de muraille pour la plaine de Ligurie. Et, bien qu'elle soit de façon avérée le rempart<sup>9</sup> fortifié de cette province, on l'a rendue si belle qu'elle semble n'avoir été construite que pour le plaisir.

2. Pourvue de transports faciles et généreusement propice à l'abondance alimentaire, elle bénéficie<sup>11</sup> des champs cultivés de la plaine sur ses arrières. En façade, elle jouit avec agrément

1. *Cum multis itineribus Comum ciuitas expetatur, ita se eius possessores paraueredorum assiduitate suggerunt esse fatigatos, ut equorum nimio cursu ipsi potius adterantur. Quibus indultu regali beneficium praecipimus iugiter custodiri, ne urbs illa, positione sua libenter habitabilis, rareseat incolis frequentia laesionis. Est enim post montium deuia et lac<sup>10</sup> purissimi nastitatem quasi murus quidam planae Liguriaie. Quae licet munimen claustrale probetur esse prouvinciae, in tantam pulchritudinem perducitur, ut ad solas delicias instituta esse uideatur.*

2. *Haec post tergum campestria culta transmittit et amoenis uectationibus apta et uictualibus copiis indulgenter accommoda. A fronte sexa-*

<sup>8</sup> Traduction personnelle. Texte latin de Th. MOMMSEN, *Cassiodori Senatoris Variae*, MGH AA, XII, Berlin, 1894 (rééd. 1961). Il existe une traduction en anglais de ce texte, dans le recueil de BARNISH, *Cassiodorus* [n. 2], pp. 154-156.

<sup>9</sup> *Claustralis* est un hapax (cf. TLL).

<sup>10</sup> *Sic.*

<sup>11</sup> Cf. Pline, *Ep.* VI, 4, 2, pour un sens similaire du verbe.

d'une étendue d'eau très douce de soixante milles, si bien que l'esprit s'y rassasie d'un plaisir réconfortant et qu'aucune saison n'y ôte l'abondance des poissons<sup>12</sup>. Celle qui a le bonheur d'être comblée de tant de dons a donc bien mérité de recevoir le nom de Côme<sup>13</sup>. Ce lac est vraiment encaissé dans la vallée extrêmement<sup>14</sup> longue qui l'accueille. Sa forme imite joliment celle d'un coquillage<sup>15</sup> et son rivage est souligné par la blancheur de l'écume.

3. Autour de lui sont réunies des montagnes élevées qui ont l'air de le couronner de leurs sommets superbes ; ses rives, joliment ornées de splendides demeures<sup>16</sup>, sont entourées comme par une ceinture des bois de Pallas<sup>17</sup> toujours verts. Plus haut, des vignes luxuriantes escaladent le flanc des montagnes, tandis que des châtaigniers ondulent comme une épaisse chevelure sur les cimes elles-mêmes, que la nature orne et souligne ainsi. De là, des ruisseaux brillant d'un éclat limpide dégringolent en cascade depuis les hauteurs jusqu'à la surface du lac.

4. En son sein se jette, par une large embouchure, la rivière Adda venant du sud<sup>18</sup> ; elle a reçu ce nom, parce que, s'étant accrue à deux<sup>19</sup>

*ginta milibus dulcissimi aequoris amoenitate perfruitur, ut et animus recreabili delectatione satiatur et piscium copia nullis tempestatibus subducatur. Merito ergo Comum nomen accepit, quae tantis laetatur compta muneribus. Hic profecto lacus est nimis amplissimae uallis profunditate susceptus, qui concharum formas decenter imitatus spumei litoris albore depingitur ;*

*3. circa quem conueniunt in coronae speciem excelsorum montium pulcherrimae summitates, cuius ora praetoriorum luminibus decenter ornata quasi quodam cingulo Palladiae siluae perpetuis uiriditatibus ambiuntur. Super hunc frondosae uineae latus montis ascendunt. Apex autem ipse quasi quibusdam capillis castanearum densitate crispatus ornante natura depingitur. Hinc riui niueo candore relucentes in aream lacu altitudine praecipitante descendunt.*

*4. Huius sinibus ab austro ueniens Addua fluminis faucibus apertis exci-*

<sup>12</sup> On peut aussi traduire *tempestates* par « tempêtes », ce que fait BARNISH, Cassiodorus [n. 2], p. 154. Pline, *Ep.* II, 8 : *Studes an piscaris an uenaris an simul omnia ? Possunt enim omnia simul fieri ad Larium nostrum. Nam lacus piscem, feras siluae quibus lacus cingitur, studia altissimus iste secensus adfatim suggerunt.* (« Pensez-vous ? pêchez-vous ? chassez-vous ? faites-vous le tout à la fois ? car on peut faire le tout à la fois sur les bords de notre cher Larius : dans le lac, on trouve en abondance le poisson, le gibier dans les forêts qui font une ceinture au lac, la pensée dans cette profonde retraite dont vous jouissez ». Traduction GUILLEMIN, CUF [n. 1]).

<sup>13</sup> Jeu de mots sur *compta* et *Comum*.

<sup>14</sup> Il y a plusieurs exemples de *nimis* joint au superlatif dans les *Variae* (cf. l'*Index rerum et uerborum* de L. TRAUBE, *MGH AA*, XII, p. 562).

<sup>15</sup> Il n'en est rien : le lac a une forme de Y. Cf. *infra*, p. 147.

<sup>16</sup> J'ai hésité sur la manière de traduire *praetoria* : cf. *infra*, p. 148.

<sup>17</sup> Les arbres de Pallas sont les oliviers.

<sup>18</sup> Erreur de Cassiodore : cf. *infra*, p. 150.

<sup>19</sup> Jeu de mots intraduisible et difficilement compréhensible sur *ad-dua* / *adquisitus* et *duobus*.

sources, elle se précipite pour ainsi dire dans sa propre mer. Elle fend la très vaste étendue des ondes avec un si grand élan que, sans perdre son nom ni sa couleur, elle est expulsée vers le nord<sup>20</sup> par la matrice trop gonflée d'un ventre<sup>21</sup> : on croirait qu'une ligne plus sombre a été tracée dans l'eau claire et la couleur manifeste d'une manière étonnante la nature différente de cet afflux, dont on sait qu'il pourrait se mélanger avec un liquide semblable à lui.

5. Ce phénomène se produit aussi quand un fleuve débouche dans les flots de la mer, mais la raison en est évidente à tout un chacun : les torrents impétueux, souillés par un limon boueux, n'ont pas la même couleur que l'étendue marine transparente. En revanche, on croira à bon droit surprenant de voir une nappe stagnante traversée à grande vitesse par un élément semblable à elle par tant de qualités tout en donnant l'impression que le fleuve court au milieu de la terre ferme, puisqu'il ne peut visiblement pas se mélanger par sa couleur avec l'onde qui lui est étrangère.

6. Voici pourquoi il est juste d'épargner les habitants de ces rivages, dès lors que rien de ce qui est agréable n'est dur à la peine et que ceux qui ont coutume d'user de délices<sup>22</sup> exquises ressentent facilement le poids de l'affliction. Qu'ils jouissent donc à jamais de l'exemption du roi : ainsi, de même que leurs régals natals les réjouissent, que la munificence du prince les fasse exulter.

*pitur; qui ideo tale nomen accepit, quia duobus fontibus adquisitus quasi in proprium mare deuoluitur, qui tanto impetu uastissimi aequoris undas incidit, ut nomen retinens et colorem in septentrionem obesiore aluei uentre generetur. Putes quandam lineam fusciorem in aquis albetibus esse descriptam miroque modo influentis discolor natura conspicitur, quae misceri posse simili liquore sentitur.*

5. *Hoc et in marinis quidem fluctibus fluuiorum inundatione contingit, sed ratio ipsa uulgariter patet, ut torrentes praecipites limosa faecem corrupti uitreo sint aequori discolors. Hoc autem iure putabitur stupendum, quod simile tantis qualitatibus elementum per pigrum stagnum uideas ire celerrimum, ut amnem per solidos campos putes decurrere, quem se peregrinis undis non uideas colore posse miscere.*

6. *Quapropter incolis harum rerum iure parcitur, quando amoena omnia delicata sunt ad labores et facile onus afflictionis sentiunt, qui uti suauibus deliciis consuerunt. Fruantur ergo munere regali perpetuo, ut sicut gaudent nativis epulis, ita eos exultare faciat munificentia principalis.*

<sup>20</sup> Nouvelle erreur d'orientation de Cassiodore.

<sup>21</sup> On peut voir là une image empruntée à l'enfantement, que ne traduit pas BARNISH [n. 2], p. 155 : *it is poured northward in a swollen bellied stream.*

<sup>22</sup> Cf. Pline, *Ep.* I, 3, 1 : *Comum, tuae meaeque deliciae.*

La lettre est adressée au *cancellarius* Gaudosius<sup>23</sup> : ce fonctionnaire était fourni aux gouverneurs provinciaux, ici celui de Ligurie, par le préfet du Prétoire qu'il représentait<sup>24</sup>. L'une de ses fonctions consistait à veiller aux levées fiscales<sup>25</sup>. On notera que le prétexte à l'évocation du lac, le motif officiel de la lettre, ne fait que trois lignes. Il semble que le *beneficium* accordé par le roi consiste à exempter les *possessores* de la fourniture de *paraueredi*<sup>26</sup>, les chevaux de poste supplémentaires réquisitionnés en cas d'urgence. Leur fourniture relevait des *munera sordida*<sup>27</sup>, dont plus aucune catégorie de propriétaires n'était dispensée depuis Valentinien III<sup>28</sup>. La ville de Côme était, comme le rappelle Cassiodore, un carrefour de routes, ce qui explique la fréquence des réquisitions : l'une de ces routes allait à Milan, l'autre à Bergame, puis Vérone. Et, vers le nord, la *via Regina* longeait la rive ouest du lac jusqu'aux cols alpins (Splügen / Cuneus Aureus, Maloja, Julier), et reliait Côme à Clavenne, puis à Curia / Coire par deux itinéraires différents, puis enfin à Brigantia, sur le lac de Constance. Strabon signalait déjà, en 18 ap. J.-C., le grand nombre de voies :

« Au-dessus de Côme, qui est bâtie au pied des Alpes, se trouvent d'un côté les Rhètes et les Vennones, dont le territoire est incliné vers l'est, de l'autre côté les Lépointiens, les Tridentini, les Stoni et plusieurs autres de ces petits peuples, pauvres et pillards, qui dominaient autrefois l'Italie et qui ont été aujourd'hui ou exterminés ou complètement domptés, si bien que, les cols passant chez eux, jadis peu nombreux et difficiles à franchir, se sont aujourd'hui multipliés, offrent une parfaite sécurité en ce qui concerne l'attitude des habitants et sont, grâce aux travaux du génie, aussi praticables que possible. En effet, César Auguste a complété l'anéantissement des brigands par la construction de routes. Du moins l'a-t-il fait dans la mesure du possible, car il n'y a pas partout moyen de forcer la nature quand on traverse des rochers et des escarpements d'une hauteur démesurée [...] En certains endroits, la route est si étroite qu'elle donne le vertige »<sup>29</sup>.

<sup>23</sup> Cf. *PLRE*, IIIA, 1992.

<sup>24</sup> Cf. *Var.* XI, 6, 3-6 ; XII, 1, 4.

<sup>25</sup> O. SEECK, *RE*, III 2, 1899, *s.v.* « cancellarius », coll. 1456-1459, 1899 ; R. MOROSI, *L'officium del prefetto del pretorio nel VI secolo, Romanobarbarica* 2, 1977, pp. 112 et 128 ; R. DELMAIRE, *Les institutions du Bas-Empire romain de Constantin à Justinien : les institutions civiles palatines*, Paris 1995, p. 80. Cf. aussi *Var.* XII, 10 ; 12 ; 14.

<sup>26</sup> Dans d'autres textes, le roi veille au contraire à défendre les intérêts de la poste à l'encontre des *possessores* : cf. *Var.* I, 29 ; XII, 18, 2 (Cassiodore, préfet du Prétoire, demande que soit fourni le nombre prévu de *paraueredi* le long de la voie Flaminienne, au début de la guerre gothique) par exemple.

<sup>27</sup> *CTb*, XI, 16, 15 et 18 ; VI, 23, 3 (432) et (437) ; VIII, 5, 7 ; *Nov. Maj.*, VII, 13 (458) ; et A. H. M. JONES, *The later Roman Empire*, II, Oxford 1964, p. 833 et n. 22.

<sup>28</sup> Depuis 441, *Nov. Val.*, X.

<sup>29</sup> Strabon, IV, 6, 6, trad. F. LASSERRE, CUF, vol. 2, Les Belles Lettres, Paris 1966.



Les mots *amoenae uectationes* qui se trouvent plus loin (§2) peuvent également faire allusion aux transports par voie d'eau, qui étaient très actifs et effectués par les *nautae Comenses*<sup>30</sup>. La *Notitia dignitatum* (*Occ.* 42, 7) nous apprend qu'il existait, à Côme, un *praefectus classis cum curis ciuitatis*<sup>31</sup>.

### L'éloge du lac

La digression, si tant est qu'on puisse employer ce terme dans le cas d'une telle disproportion, est un véritable panégyrique de la cité et du lac de Côme, qui suit les règles de l'art<sup>32</sup> : Cassiodore évoque d'abord la situation de la ville, qui fait sa richesse, entre plaine et montagnes ; puis sa valeur comme place forte (*munimen claustrale probetur esse prouinciaë*). Sa situation géographique lui conférait en effet une importance stratégique et ses murailles étaient entretenues, puisqu'on y a repéré des interventions, effectuées entre le V<sup>e</sup> siècle et la guerre gothique<sup>33</sup>.

Cassiodore note ensuite la douceur de son climat et l'éloge porte par la suite davantage sur le lac que sur la ville. La comparaison avec d'autres éloges de lac permet de noter quels étaient les thèmes à aborder : ainsi, dans la digression de Flavius Josèphe sur le lac de Gennésareth (Tibériade)<sup>34</sup>, sont évoquées les dimensions du lac, puis la qualité de ses eaux, les poissons, la rivière qui traverse le lac, avec tout un développement sur sa source, puis, très longuement, la campagne environnante, dont la beauté, la fertilité et le climat exceptionnel sont soulignés. On retrouve tous ces éléments dans la description de Cassiodore, qui se plie aussi aux règles qui régissaient l'éloge d'un lac. Il procède méthodiquement, en mêlant lieux communs et détails réalistes. La forme de coquillage du lac me semble ainsi relever d'un lieu commun, puisque le lac de Côme a plutôt une forme de Y ; mais peut-être est-ce son encaissement entre les montagnes et ses bords ourlés d'écume blanche, comme un coquillage bordé de nacre, qui suggèrent cette image à Cassiodore. On peut aussi noter que ce qui pourrait être la représentation de ce lac sur la Table de Peutinger, qui nous donne une idée des cartes existantes, est

<sup>30</sup> Cf. *Inscriptionum Latinarum selectarum amplissima collectio ad illustrandam Romanae antiquitatis disciplinam accomodata*, I, Io. Casparus HAGENBUCHUS, Johann Kaspar VON ORELLI, Wilhelm HENZEN, Zurich 1828, n° 2855.

<sup>31</sup> Voir G. LURASCHI, *Il praefectus classis cum curis ciuitatis nel quadro politico e amministrativo del basso impero*, *Rivista di archeologia dell'antica provincia e diocesi di Como*, 159, 1977.

<sup>32</sup> Sur l'éloge des cités, cf. L. PERNOT, *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, I, Paris 1993, pp. 178-216.

<sup>33</sup> S. LUSUARDI SIENA, *Sulle tracce della presenza gota in Italia : il contributo delle fonti archeologiche*, in *Magistra barbaritas : I barbari in Italia*, Milan 1984, pp. 509-558, p. 514 : datation exacte discutée.

<sup>34</sup> Flavius Josèphe, III, 506-521.

schématisé par une forme ovale et qu'on n'avait peut-être pas une représentation très exacte de sa forme<sup>35</sup>.

La description part du bord pour s'élever méthodiquement le long des flancs des montagnes en détaillant la manière dont sont occupés les lieux : sur les rives d'abord, de splendides demeures désignées par le mot *praetoria*, qui désigne soit des palais princiers, soit, comme ici, de grandes et somptueuses demeures. On peut lire un bel exemple d'utilisation de ce mot dans les *Confessions* d'Augustin (X, 8), dans sa méditation sur la mémoire : *lata praetoria memoriae* (« les vastes palais de la mémoire »). La présence de telles résidences est signalée par d'autres auteurs, à commencer par Pline le Jeune qui évoque la demeure pleine d'agrément (*suburbanum amoenissimum*) de Caninius Rufus, au bord du lac<sup>36</sup> :

Donnez-moi des nouvelles de la belle colonnade où règne toujours le printemps, de la salle d'ombrage si fraîche sous les platanes, du canal aux eaux vertes et cristallines, du lac qui s'étend à ses pieds et qui supporte ses servitudes, de la promenade où les litières trouvent un sol à la fois élastique et ferme, de cette magnifique salle de bain inondée de soleil au dedans et au dehors, des salles à manger d'apparat, de celles des petites réunions, des chambres de repos pour le jour et pour la nuit.

*Quid agit [...] illa porticus uerna semper ?  
quid platanon opacissimus ? quid euripus uiridis et  
gemmeus ? quid subiectus et seruiens lacus ? quid  
illa mollis et tamen solida gestatio ? quid balineum  
illud, quod plurimus sol implet et circuit ? quid tri-  
clinia illa popularia, illa paucorum ? quid cubicula  
diurna, nocturna ?*

En 502, dans une lettre elle aussi consacrée au lac de Côme, Ennode mentionne également ces *praetoria*, de façon un peu plus détaillée et plus négative que Cassiodore : *fabricis suis per praetoria domini tributa dissoluunt, dum antiquorum lascinias parca nituntur frugalitate reparare et profligantia patrimonium fulcire culmina*, ce que S. Giovanni traduit ainsi dans son édition<sup>37</sup> : « pour les constructions, les maîtres acquittent les impôts dans les prétoires, en s'employant à réparer, à force de frugalité économe, les fantaisies des anciens propriétaires et d'étayer des toits qui ruinent leur patrimoine ». La comparaison avec le texte de Cassiodore permet de comprendre autrement le début de la phrase, notamment le mot *praetoria*, et de

<sup>35</sup> Voir, par exemple, [http://www.hs-augsburg.de/~harsch/Chronologia/Lspost03/Tabula/tab\\_pe04.html](http://www.hs-augsburg.de/~harsch/Chronologia/Lspost03/Tabula/tab_pe04.html) (site consulté le 26/02/2013). La remarque est valable même si le lac représenté sur la table est l'un des autres lacs alpins de l'Italie.

<sup>36</sup> *Ep.* I, 3, 1, éd. et trad. de GUILLEMIN, CUF [n. 1].

<sup>37</sup> Ennode, *Ep.* I, 6, édition et traduction de S. GIOANNI, CUF, vol. I, Les Belles Lettres, Paris 2006.

mieux l'articuler avec la suite : « dans leurs belles demeures, les maîtres paient un tribut à leurs constructions en s'employant à réparer... ». Cette phrase nous apprend que les constructeurs de ces demeures avaient dû rivaliser d'ingéniosité et de fantaisie, comme dans les villas italiennes ultérieures, mais que ce patrimoine vieillissait et représentait un poids financier excessif pour ses propriétaires du VI<sup>e</sup> siècle. Il faudra toutefois nuancer ce pessimisme, nous verrons par la suite pour quelle raison.

Les rives ornées de *praetoria* sont entourées d'une ceinture de bois d'oliviers, *palladiae silvae* (§3) : l'image de la ceinture de forêt se trouve déjà chez Pline le Jeune<sup>38</sup>. Là, comme à plusieurs reprises, Cassiodore emploie une image et un vocabulaire poétiques. Claudien évoque aussi cette forêt d'oliviers au pied des montagnes, quand Stilicon traverse le lac, ce qui confirme que la description de Cassiodore est précise et réaliste<sup>39</sup> :

Aussitôt,  
là où le Larius d'une ombreuse oliveraie  
sa rive revêt et, de son doux flot, imite  
le règne de Nérée, il survole le lac  
sur un esquif, puis rapidement il gravit  
les hauteurs dont l'hiver interdit les accès,  
ignorant la saison aussi bien que le temps...

*protinus, umbrosa uestit qua litus oliua  
Larius et dulci mentitur Nerea fluctu,  
Parua puppe lacum praeteruolat; ocius inde  
Scandit inaccessos brumali sidere montes  
Nil hiemis caelinae memor...*

Quant aux vignes, Strabon mentionne celles des Rhètes, situées encore plus au nord :

« Les Rhètes descendent jusqu'à la frontière de l'Italie en arrière de Vérone et de Côme. Le vin rhétique, qui passe pour ne le céder en rien aux crus les plus réputés de l'Italie, est produit sur les premières pentes de leurs montagnes et leur territoire s'étend jusqu'aux régions traversées par le Rhin »<sup>40</sup>.

Par premières pentes (*ὑπωρείαι*), il faut entendre le bas des pentes, comme chez Cassiodore. Ennode évoque des forêts vénérables et luxuriantes (*cana nemora, fecunditas*) situées sur les rives, sans préciser toutefois s'il s'agit d'oliviers. Il parle aussi des pentes cultivées, sans parler de vignes ni de ce qu'on y cultive : là

<sup>38</sup> Cf. *supra*, note 11 pour le texte.

<sup>39</sup> Claudien, *De bello gothico*, v. 319-323, J. B. HALL (éd.), Teubner, Leipzig 1985. Traduction personnelle.

<sup>40</sup> Strabon, IV, 6, 8, trad. LASSERRE, CUF, II [n. 29]. Strabon reprend probablement Posidonios, cf. p. 107 du volume de Strabon cité.

n'est pas son propos, nous le verrons. La douceur du climat qui règne autour de ce lac permet encore aujourd'hui la croissance d'une végétation qu'on n'attendrait pas au pied des montagnes.

Après être parvenu aux sommets avec la belle image des forêts de châtaigniers implantées comme une chevelure (c'est la troisième image anthropomorphique, après la ceinture et la couronne formée par les sommets, §3), Cassiodore redescend avec l'eau des torrents jusqu'au lac lui-même et à la rivière Adda. Le jeu de mots étymologique, procédé dont il est friand<sup>41</sup>, est poussif : *qui ideo tale nomen accepit, quia duobus fontibus adquisitus quasi in proprium mare deuoluitur*. Comme *acquisitus* ne semble pas pouvoir s'appliquer aux sources mêmes de la rivière, mais plutôt à un accroissement ultérieur de son cours par un affluent, peut-être faut-il reconnaître, dans cette source d'accroissement, la rivière Maira, qui se jette aussi dans le lac de Côme et qui est mentionnée par Ennode<sup>42</sup>, mais non par Cassiodore. Ennode semble dire que les deux rivières traversent de concert le lac, sans doute parce que seul l'Adda ressort du lac, concentrant à lui seul toute l'eau apportée : la Maira en est dès lors un affluent. Il est probable que la vision des choses de Cassiodore est la même : l'Adda traverse le lac, accru par les eaux de la Maira (*duobus fontibus adquisitus*), avant d'en ressortir à l'autre bout, avec son nom (*nomen retinens*).

#### Une orientation géographique inversée

L'Adda traverse bel et bien le lac, mais dans le sens inverse à celui qui est indiqué (§4) : elle vient du nord-est et non du sud (*ab austro ueniens*), et coule vers le sud et non vers le nord (*in septentrionem... generetur*). Cette erreur est si étonnante qu'on peut se demander si Cassiodore connaissait le lac *de visu* ; même si ce n'est pas le cas, il savait que les montagnes se trouvent au nord du lac et que la rivière ne peut pas couler vers elles. Il ne fait peut-être que répéter ce qu'il a lu chez un autre : est-ce dans la description de Faustus ? Ennode reprend cette dernière et il mentionne bien la rivière et son éloge par Faustus (*Mairam fluium Adduamque laudastis*, §6), mais pas la direction de son cours.

Si l'on observe de plus près l'ensemble de la lettre, on se rend compte que Cassiodore, ou sa source, mène sa description comme si les Alpes étaient au sud : il y a ensuite (*post*) le lac, puis la ville, puis la plaine de Ligurie ; le lac est donc,

<sup>41</sup> Cf. plus haut, §2, *Comum - compta* et, par exemple, *Var.* I, 35, 2 sur le nom des mois ; II, 39, 4, sur le nom de la fontaine Aponus ; IV, 51, 8 sur le mot « Muses »...

<sup>42</sup> Le *Maira* (*maria* dans les manuscrits) pourrait être le Mera italien, l'un des affluents du lac de Côme : cf. GIOANNI, CUF, I, [n. 37], n. 17, p. 109.

dans cette représentation, au nord des montagnes, Côme au nord du lac et la plaine de Ligurie encore plus au nord : *Vrbs illa [...] est enim post montium deuia et laci purissimi uastitatem quasi murus quidam planae Liguriae [...] Haec post tergum campestris culta transmittit et amoenis uectationibus apta et uictualibus copiis indulgenter accommoda. A fronte sexaginta milibus dulcissimi aequoris amoenitate perfruitur...* La plaine se trouve derrière la ville (*post tergum*), qui a devant elle le lac. Il est logique, dans cette représentation renversée des choses, de faire couler l'Adda du sud au nord et le tout est cohérent.

Il est plus difficile de comprendre pourquoi la représentation spatiale est renversée. Sur la table de Peutinger, déjà citée plus haut, les lacs du piémont alpin sont extrêmement schématisés, leurs effluents vont vers l'est plutôt que vers le sud<sup>43</sup>, mais l'orientation géographique n'est pas totalement renversée. Peut-être Cassiodore, ou son modèle, s'est-il plutôt inspiré d'un itinéraire décrivant ce que découvre un voyageur arrivant en Italie après avoir passé les Alpes : le lac, puis la ville, puis la Ligurie, d'où la répétition de *post*, qui rend compte d'une vision progressive plutôt que générale. Strabon, pour prendre un exemple, ne procède pas autrement dans sa *Géographie* : il commence sa description de l'Italie, au livre V, en disant « après (*μετά*) le Piémont des Alpes commence l'Italie ». Et au livre IV, il ouvre sa description des Alpes par ces mots : « Après (*μετά*) la Celtique transalpine et les peuples qui l'occupent, nous avons d'abord à parler des Alpes elles-mêmes et de leurs habitants, puis de l'Italie tout entière, si nous voulons préserver dans la description l'ordre donné par la nature du pays à décrire », alors que Pline l'Ancien termine par les Alpes sa description de la péninsule italienne, au livre III. C'est donc probablement sur un itinéraire ou une description géographique suivant « l'ordre naturel » que Cassiodore ou son modèle a calqué son évocation. Le nord et le sud sont ici relatifs au voyageur et non pas orientés par rapport au pôle. Toutefois Strabon, malgré la progression choisie, orientait correctement le cours de l'Adda : « ... le mont Adula, duquel s'échappent le Rhin, qui coule vers le nord, et l'Adda, qui coule dans la direction opposée et se jette dans le Lac Larius, attenant à Côme »<sup>44</sup>. La source utilisée par Cassiodore est donc moins bonne.

<sup>43</sup> Je suis redevable de cette remarque à mon collègue Lionel Mary et je l'en remercie. Pour une reproduction de la partie de la table de Peutinger concernée, voir

[http://www.hsaugsburg.de/~harsch/Chronologia/Lspost03/Tabula/tab\\_pe04.html](http://www.hsaugsburg.de/~harsch/Chronologia/Lspost03/Tabula/tab_pe04.html) (site consulté le 26/02/2013).

<sup>44</sup> Strabon, IV, 6, 6, trad. LASSERRE, CUF, II [n. 29].

Un *miraculum* : une rivière qui traverse le lac sans s’y mêler

Plusieurs lignes sont ensuite consacrées à un phénomène étonnant, une merveille – au sens antique du terme – de la nature : l’Adda traverse le lac de part en part sans se mêler à ses eaux plus claires et plus stagnantes. Les photos prises de satellite qu’on peut trouver facilement sur internet ne montrent rien de semblable, aucune ligne plus sombre (*linea fuscior*), mais seulement une zone plus claire près de l’embouchure de la rivière. Cette assertion de Cassiodore semble donc sans fondement. Il ne l’a pas pour autant inventée, puisqu’on la lit déjà chez Pline l’Ancien :

« Car l’eau non plus n’est pas un élément dépourvu de merveilles (*miracula*). La mer charrie à sa surface des eaux douces, plus légères, sans aucun doute [...] Ailleurs, il y a même des eaux douces qui coulent les unes sur les autres (*dulces inter se supermeant alias*), comme dans le lac Fucin le cours d’eau qui le traverse, dans le lac Larius l’Addua, dans le lac Verbanus (lac Majeur) le Tessin, dans le lac Benacus (lac de Garde) le Mincio, dans le lac Sebinnus l’Ollius, dans le lac Léman le Rhône : tous ces fleuves, dont le dernier coule au-delà des Alpes, les autres en Italie, font en hôte une traversée de plusieurs milles et n’emportent que leurs propres eaux sans augmentation de leur volume (*transitu hospitali suas tantum nec largiores quam intulere aquas euebentes*). On rapporte le même fait sur l’Oronte, cours d’eau de Syrie et sur bien d’autres »<sup>45</sup>.

On peut citer, pour illustrer ce « bien d’autres » de Pline et rester en Orient, le Jourdain, dont Flavius Josèphe note qu’il coupe le lac de Gennésareth (Tibériade) par le milieu (*μέση δ’ ὑπὸ τοῦ Ἰορδάνου τέμνεται*, III, 509 (10, 7)); et Tacite signalant « il ne se jette pas dans la mer, mais traverse, sans rien perdre, un lac, puis un autre ; un troisième le retient »<sup>46</sup>. Ce phénomène est classé par Pline parmi les « merveilles » de l’eau, l’un des quatre éléments qu’il décrit dans le livre II de son *Histoire naturelle*. Il le rapproche d’une autre merveille souvent évoquée par les auteurs antiques, les fleuves qui coulent sous la mer sans s’y perdre, notamment l’Alphée, fleuve grec qui ressortirait à Syracuse pour y rejoindre la fontaine Aréthuse qu’il poursuivrait de son amour :

<sup>45</sup> Pline, *HN*, II, 224, trad. de J. BEAUJEU, CUF, vol. II, Les Belles Lettres, Paris 1951. Strabon IV, 6, 12 mentionne les trois grands lacs italiens des Alpes et leur affluent respectif, mais sans évoquer ce phénomène (cf. *infra*, note 66).

<sup>46</sup> *Histoires*, V, 6, 2, trad. H. LE BONNIEC, CUF, Les Belles Lettres, Paris 1992 : *Nec Iordanes pelago accipitur, sed unum atque alterum lacum integer perfluit, tertio retinetur* (il s’agit des lacs de Merom, de Tibériade et de la mer Morte).

« Certains encore, par haine de la mer, coulent sous son fond même, telle la fontaine Aréthuse à Syracuse, où se retrouvent les objets jetés dans l'Alphée, qui traverse Olympie et a son embouchure sur la côte du Péloponnèse »<sup>47</sup>.

Pausanias effectue lui aussi le rapprochement entre l'Alphée et le Jourdain, en ajoutant d'autres exemples, dont celui du Nil :

« L'Alphée : c'était un chasseur ; il s'éprit d'Aréthuse ; et elle aussi chassait. Et Aréthuse, dit-on, à qui n'agréait point de se marier, passa dans l'île en face de Syracuse, île appelée Ortygie, et là, elle abandonna forme humaine pour devenir source ; sous l'effet de l'amour l'Alphée subit aussi un changement et devint fleuve. Ce récit sur l'Alphée manque de bon sens, mais qu'il s'en vienne à travers mer mêler en ce lieu son eau à celle de la source, je ne vois pas comment ne pas le croire, car je sais que le dieu de Delphes est d'accord avec eux [...] La version selon laquelle l'eau de l'Alphée se mêle à celle de l'Aréthuse me fait aussi croire au récit de l'amour qu'éprouva le fleuve. Tous ceux, Grecs ou Égyptiens, qui sont remontés jusqu'en Éthiopie, tous ces gens disent que le Nil entre dans un lac et qu'il le traverse de bout en bout comme s'il sortait d'une terre ferme (ἐκ χέρσου), qu'après cela, il traverse l'Éthiopie inférieure et coule en Égypte jusqu'à Pharos pour s'y jeter dans la mer. Au pays des Hébreux, je sais, pour ma part, qu'un fleuve, le Jourdain traverse le lac de Tibériade (λίμνην διοδεύοντα) ; il se dirige alors vers un second lac que l'on appelle la Mer Morte, y entre et se perd sous le lac [évocation des particularités de la Mer Morte...]. Il se produit la même chose pour l'Alphée et c'est aussi le cas pour une autre eau que l'on rencontre en Ionie : la source de cette eau se trouve dans le Mont Mycale ; après avoir traversé le bras de mer, elle réapparaît dans la région des Branchides<sup>48</sup>, près du port nommé Panormos »<sup>49</sup>.

Bien avant Pausanias, on trouve le Nil parmi les fleuves qui resurgissent au delà des mers : on prétendait par exemple que l'Inopos, le ruisseau de Délos, communiquait avec lui<sup>50</sup>. Pausanias dit avoir entendu des Déliens raconter cette

<sup>47</sup> Pline, *HN*, II, 225, trad. BEAUJEU, CUF, II [n. 45]. Il existait une légende plus rare, d'après Strabon, VI, 2, 4 (= *FGrHist.*, 71 F 1) : « le rhéteur Zoïle, celui-là même qui reproche à Homère ses fables, fait venir l'Alphée de Ténédos, dans son *Éloge des Ténédiens* ».

<sup>48</sup> Le sanctuaire des Branchides se trouvait à Didymes, près du port de Panormos.

<sup>49</sup> Pausanias, V, 7, 3-5. Texte établi par M. CASEVITZ, traduit par J. POUILLOUX, CUF, Les Belles Lettres, Paris 1999. Pour un autre récit de l'histoire d'Aréthuse et Alphée, voir Ovide, *Mét.*, V, 572 s.

<sup>50</sup> C'est ainsi que, dans ses *Hymnes*, Callimaque évoque « l'Inopos qui sourd de terre avec les eaux les plus hautes quand le Nil se précipite au plein de son flux des hauteurs d'Éthiopie », *Hymnes*, IV, 206-208, trad. E. CAHEN, CUF, Les Belles Lettres, Paris 1922. Voir aussi III, 171.

histoire, en II, 5, 3 ; on peut penser que c'est un écho déformé de cette croyance que l'on trouve dans le texte ci-dessus. Flavius Josèphe, à propos de la source de Capharnaüm (Ain-et-Tabigha), près du lac de Tibériade, raconte que « d'aucuns ont pensé que c'était une branche du Nil, étant donné qu'elle engendre une espèce de poisson analogue au coracin du lac d'Alexandrie (lac Maréotis) ». Pausanias rapporte que, disait-on, le Nil était une résurgence de l'Euphrate<sup>51</sup>. Pour prendre un exemple d'une autre rivière, Strabon cite un passage, par ailleurs inconnu, de Sophocle évoquant l'Inachos : coulant du Pinde, mélangeant ses eaux à l'Achéloos, puis « fendant la vague, il paraît en Argos, au bourg de Lyrécion »<sup>52</sup>. Il réfute cette légende en s'appuyant sur Hécatée de Milet, qui distingue deux Inachos<sup>53</sup>. On constate qu'il existait donc un certain nombre de légendes similaires, parfois très anciennes. Il s'agit toujours de rivières traversant la mer et non un lac, tel aussi l'Asopos de Sicyone ayant sa source en Phrygie, dans le Méandre, allégation d'Ibycos, citée et réfutée par Strabon, mais répétée par Pausanias<sup>54</sup>.

#### Le lac Léman traversé par le Rhône

Le texte le plus ancien que nous ayons mentionnant une rivière traversant un lac sans s'y mélanger semble être celui de Strabon rapprochant l'Alphée du Rhône coupant le lac Léman. Strabon y met en doute la véracité de la résurgence de l'Alphée en Sicile :

« La légende veut que l'eau d'Aréthuse soit en réalité celle de l'Alphée : issu du Péloponnèse, son cours traverserait la mer en passant sous terre, jaillirait dans cette fontaine et retournerait ensuite à la mer. On en donne pour preuve, par exemple, qu'une coupe tombée dans la rivière à Olympie est censée avoir été rejetée par l'eau dans la fontaine, ou que les sacrifices de bœufs accomplis à Olympie donnent à son eau une couleur trouble. [...] L'historien Timée, enfin, apporte sur cet objet le même témoignage que Pindare<sup>55</sup>. La tradition relative à l'Alphée s'avère inacceptable. Ce qui prouve, en effet, sa fausseté, c'est que l'eau d'Aréthuse est

<sup>51</sup> Pausanias, II, 5, 3.

<sup>52</sup> Strabon, VI, 2, 4 = Sophocle, frg. 271, S. RADT (éd.), *Tragicorum Graecorum fragmenta*, 4 : *Sophocles*, Goettingen 1977.

<sup>53</sup> Hécatée, fr. 102, F. JACOBY (éd.), *Die Fragmente der griechischen Historiker*, Berlin 1923.

<sup>54</sup> Strabon, VI, 2, 4 = Ibycos, fr. 41, D. L. PAGE (éd.), *Poetae Melici Graeci*, Oxford 1962 : « Ibycos dit que l'Asopos de Sicyone a sa source en Phrygie ». Même histoire chez Pausanias, II, 5, 3.

<sup>55</sup> *Nem.* I, 1-2 : « Soupirail auguste de l'Alphée, / rameau de l'illustre Syracuse, Ortygie », trad. A. PUECH, CUF, Paris 1923.



potable. On doit dès lors aussi considérer comme une pure fiction l'idée que le courant de la rivière subsisterait tel quel, sans s'évanouir dans l'eau de la mer, sur toute la longueur de l'immense trajet qui l'amènerait finalement au prétendu conduit de la fontaine Aréthuse. On peut en effet à peine le croire dans le cas du Rhône, dont le cours se maintient, à travers le lac dans lequel il passe, de telle manière qu'on le voit couler. Et d'ailleurs, en ce qui concerne le Rhône, la traversée est courte et le lac n'est pas constamment agité par les vagues, mais dans le cas de l'Alphée, avec une mer qui connaît des tempêtes effroyables et des vagues énormes, cette explication ne mérite aucun crédit. Quant à l'argument de la coupe<sup>56</sup>, il accroît encore la fiction, car elle ne saurait, elle non plus, avoir suivi un courant capable de la porter sur une mer d'une telle étendue et dans les conditions de traversée que nous avons dites »<sup>57</sup>.

Toujours chez Strabon, on lit en IV, 1, 11 une version un peu différente de la traversée du lac Léman par le Rhône :

« Ce fleuve arrive des Alpes avec tant d'impétuosité et une telle quantité d'eau que, même lorsqu'il traverse le lac Léman, qui est un grand lac, son cours reste visible sur plusieurs stades »<sup>58</sup>.

Dans le premier des deux extraits, nous savons quelle est la source de Strabon quand il rejette la tradition prétendant que l'Alphée coule au fond de la mer, puis rejette l'hypothèse d'un cours souterrain, sous le sol de la mer : il réfute Timée de Tauroménion (vers 350-264 av. J.-C.), cité explicitement plus haut, en s'inspirant probablement d'un passage du livre XII de Polybe<sup>59</sup> :

« Timée a beau faire le plus grand étalage, je trouve qu'il s'écarte beaucoup de la vérité [...]. C'est ainsi qu'il dit que la fontaine Aréthuse à Syracuse prend sa source dans le fleuve Alphée, qui coule dans le Péloponnèse à travers l'Arcadie et le territoire d'Olympie ; ce fleuve s'enfoncerait sous terre et, après avoir parcouru quatre

<sup>56</sup> Sur cette « preuve », cf. le texte de Polybe, *infra*. Coupe emportée à Olympie par l'Alphée et ressortie dans les flots d'Aréthuse : Ibycos, fr. 42, Page = Schol. Theocr. I, 117, p. 67 *seq.* W : Ἀρέθουσα · κρήνην ἐν Συρακούσαις. Φασὶ διὰ πελάγους Ἀλφειὸν ἔκειν < >, ὡς φησιν Ἰβυκος παριστορῶν περὶ τῆς Ὀλυμπιακῆς φιάλης.

<sup>57</sup> Strabon, VI, 2, 4, traduction de F. LASSERRE, CUF, vol. III, Les Belles Lettres, Paris 1967.

<sup>58</sup> Le traducteur précise que « la trace des alluvions charriées par le Rhône est marquée aujourd'hui encore par la couleur terreuse de l'eau du lac sur une traînée longue de quelque deux cents mètres, qui devait être plus longue encore à l'époque où le fleuve n'était ni canalisé ni dragué », LASSERRE, CUF, II [n. 29], p. 139.

<sup>59</sup> Polybe, XII, 4<sup>d</sup>, traduction de P. PÉDECH, CUF, vol. IX, Les Belles Lettres, Paris 2003. Pour plus d'explications, cf. LASSERRE, CUF, III [n. 57], p. 160, notes.

mille stades sous la mer de Sicile, il émergerait à Syracuse ; le fait aurait été vérifié ainsi : une fois que des pluies diluviennes étaient tombées pendant les jeux Olympiques et que le fleuve avait inondé l'emplacement de l'enceinte sacrée, Aréthuse dégorgeait une quantité de fumier provenant des bœufs immolés pendant la solennité, et rejeta une coupe d'or que les gens qui la retirèrent reconnurent pour un objet de cérémonie ».

Une lacune nous empêche de lire les arguments employés par Polybe pour réfuter les allégations de Timée. Il est probable que Strabon s'en inspire et que ses citations érudites en proviennent. Il est donc possible que l'exemple du Rhône traversant le Léman en vienne aussi. Il faisait peut-être même partie des « preuves » de Timée rejetées par Polybe<sup>60</sup>.

Dans le second passage sur le lac Léman, la source de Strabon est Posidonios, s'inspirant lui-même de la description de la Gaule de Polybe, aujourd'hui perdue (livre XXXIV) : on peut en déduire, comme le fait F. Lasserre, que « ce dernier avait fait sur le *paradoxon* du Léman quelques réserves de bon sens »<sup>61</sup>. Le *miraculum/paradoxon* du Léman a donc vraisemblablement une très ancienne origine grecque, puisqu'on remonte ainsi sur ses traces jusqu'à Polybe, voire jusqu'à Timée. Il a par la suite fait florès chez les Latins, puisqu'on le retrouve d'abord chez Pomponius Méla, qui écrit sa *Chorographie* dans les années 40 de notre ère :

« Le Rhône jaillit non loin des sources de l'Ister et du Rhin, puis, recueilli par le lac Léman, il conserve son impétuosité et, traversant sans en être affecté (*per medium integer agens*), le lac en son milieu, il en sort aussi puissant qu'à l'entrée »<sup>62</sup>.

Pline l'Ancien, on l'a lu<sup>63</sup>, le cite aussi, après les lacs italiens. Il y a fort à parier qu'il recopiait également une source grecque : ce n'est pas Strabon, qui, pour terminer sa description des Alpes, mentionne, en citant Polybe, les rivières qui sortent de ces mêmes lacs italiens, mais qui ne note aucune particularité sur leur cours dans ces lacs :

« Il [Polybe] rapporte qu'il y a dans les montagnes de très nombreux lacs, dont trois grands : le Bénacus (lac de Garde), long de 500 stades et large de 50, qui a pour émissaire le Mincio, après lui le Verbanus (lac Majeur), long de 400 stades et plus étroit que le précédent, qui a pour émissaire l'Addua<sup>64</sup>, en troisième lieu le

<sup>60</sup> LASSERRE, CUF, III [n. 57], p. 230, n. 3.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 160, n. 4.

<sup>62</sup> Méla, II, 79, trad. d'A. SILBERMAN, CUF, Les Belles Lettres, Paris 1988.

<sup>63</sup> Cf. note 45.

<sup>64</sup> Erreur de Polybe, qui a confondu l'Adda et le Tessin, « peut-être parce qu'il énumère les lacs

Larius, long de près de 300 stades et large de 50<sup>65</sup>, d'où s'échappe une rivière considérable, le Tessin, tous ces cours d'eau allant se jeter dans le Pô »<sup>66</sup>.

Strabon parle une seconde fois de l'Adda qui « remplit de ses eaux le lac Larius, au bord duquel a été bâtie la ville de Côme, puis se jette dans le Pô »<sup>67</sup> : là non plus il n'est pas question d'une traversée sans mélange.

### L'origine du *miraculum*

Le *miraculum* de la rivière qui traverse le lac sans y mêler ses eaux semble donc avoir été forgé sur le modèle du *miraculum* très ancien de la rivière qui traverse la mer sans s'y perdre, et forgé pour appuyer ou réfuter ces fables. Si l'on fait la liste des rivières qui auraient un cours partiellement sous-marin, on constate que plusieurs d'entre elles étaient par ailleurs considérées comme des rivières à résurgence : c'est le cas de l'Alphée, comme l'explique Strabon à deux reprises<sup>68</sup> ; du Jourdain, qui, nous explique Flavius Josèphe, semble sortir du gouffre du Panion (Panéas, près de Césarée de Philippe, aujourd'hui Baniyas), mais qui coulerait sous terre depuis la source de Phialè<sup>69</sup> ; de l'Oronte connu pour sa résurgence (en fait, il passe par une gorge fortement encastrée quasiment inaccessible juste après Epiphaneia (l'actuelle Hama))<sup>70</sup> ; du Nil, qui, pour Strabon, présente des phénomènes analogues près de sa source<sup>71</sup>. Pline l'Ancien cite d'autres cas, immédiate-

par ordre de grandeur décroissante et les rivières d'ouest en est » (note de LASSERRE, CUF, III [n. 57], p. 183).

<sup>65</sup> Soit 53,3 km sur 8,88 km. La longueur actuelle est de 50 km, mais la largeur est partout inférieure à 5 km.

<sup>66</sup> Strabon IV, 6, 12, trad. LASSERRE, CUF, II [n. 29] (= Polybe XXXIV, frg. 10, 15-21).

<sup>67</sup> Strabon, IV, 3, 3.

<sup>68</sup> Strabon, VIII, 3, 12, traduction de É de BALADIÉ, CUF, vol. V, Les Belles Lettres, Paris 1978 : « L'Alphée prend naissance dans la même région que l'Eurotas. On appelle Aséa le village du territoire de Mégalopolis où se trouvent les deux sources, voisines l'une de l'autre, qui donnent naissance aux fleuves dont nous parlons ; ils s'enfoncent sous terre pour resurgir à quelques stades de là et descendre l'un vers la Laconie, l'autre vers la Pisatide ». Le traducteur précise qu'« une partie des eaux qui surgissent à Pégai provient bien d'Aséa et on peut soutenir sans paradoxe que Franko-Vrysi est la source de l'Alphée ». VI, 2, 9 ; allusion en VIII, 8, 4.

<sup>69</sup> *Guerre des Juifs*, III, 509-514.

<sup>70</sup> Strabon, VI, 2, 9 : « L'Oronte, en Syrie, après avoir disparu dans le gouffre dit de Charybde, entre Apamée et Antioche, reparait 40 stades (7,4 km) plus loin », trad. LASSERRE, CUF, III [n. 57]. Cf. aussi XVI, 2, 7.

<sup>71</sup> Strabon, VI, 2, 9 : « Le **Tigre**, en Mésopotamie, et le **Nil**, en Libye, présentent des phénomènes analogues assez près de leur source », analogues à celui de l'Oronte, cf. *supra*, note 70.

ment après son évocation du Léman et de la communication souterraine entre Aréthuse et Alphée<sup>72</sup>.

Ne peut-on pas supposer que c'est à partir de ces résurgences, curiosités naturelles réelles ou supposées, et de celle de sources d'eau douce sourdant dans la mer près de certains rivages (cf. Pline, *HN*, II, 227), comme Aréthuse à Ortygie, que sont nées les légendes de traversée de la mer ? Pourquoi une rivière qui a un cours souterrain n'aurait-elle pas aussi un cours sous-marin ou souterrain sous la mer ?

Un fait appuie cette hypothèse : on trouve le même type de « preuve » dans les deux cas : la preuve de la coupe pour le cours sous-marin de l'Alphée, ou la présence de fumier provenant des bœufs sacrifiés à Olympie ; objets jetés de même dans la fontaine d'Athènes ressortant dans celle de Phalère pour Pline l'Ancien. Or, Strabon, reprenant Posidonios, mentionne le même type de prodige, à propos de la résurgence terrestre de l'Alphée, dont la source serait aussi celle de l'Eurotas :

« [Leurs eaux] qui se perdent sous la terre près d'Aséa en Arcadie resurgissent longtemps après en deux fleuves différents, l'Eurotas et l'Alphée, d'où cette ancienne croyance, quelque peu fabuleuse, que des couronnes vouées à chacun d'eux et jetées ensemble dans la partie commune de leur cours reparaissent chacune dans le fleuve auquel l'avait destinée le vœu du donateur »<sup>73</sup>.

Flavius Josèphe rapporte une épreuve similaire volontairement tentée pour établir la source du Jourdain :

« Jusqu'ici, on ignorait que le Jourdain partait de là et c'est Philippe, tétrarque de Trachonitide, qui en a donné la preuve : ayant jeté des brins de paille dans l'étang de Phialè, il les trouva restitués à Panion, où les anciens croyaient que le fleuve prenait naissance »<sup>74</sup>.

Lucain est un peu plus explicite pour le Tigre : « la terre l'absorbe dans un gouffre brusquement ouvert et recouvre son cours mystérieux ; puis, le fleuve renaissant d'une source nouvelle, elle n'en refuse pas le tribut aux ondes de la mer », III, 261-263, trad. A. BOURGERY, CUF, Les Belles Lettres, Paris 1926 (recensé par l'*index* de Vibius Sequester : *Tigris Parthiae, qui sub terra means Rubro mari miscetur*, 1, 137).

<sup>72</sup> *HN*, II, 225, trad. BEAUJEU, CUF, II [n. 45] : « D'autres coulent sous la terre, puis reviennent à la surface : le Lycus en Asie, l'Érasinus en Argolide, le Tigre en Mésopotamie ; de même ce qu'on a jeté dans la fontaine d'Esculape à Athènes, celle de Phalère le restitue. Dans la plaine d'Atina également, un fleuve s'enfonce sous terre et ressort au bout de 20.000 pas et le Timave fait de même dans le territoire d'Aquilée ».

<sup>73</sup> Strabon, VI, 2, 9, LASSERRE, CUF, III [n. 57].

<sup>74</sup> *Guerre des Juifs*, III, 512-513, trad. d'A. PELLETIER, vol. II, CUF, Les Belles Lettres, Paris

Certaines théories, qui voulaient que la terre soit percée de grandes cavernes où circulait l'eau avant de ressortir plus loin, favorisaient cette idée. Platon, dans le *Phédon*, s'en fait l'écho, quand il explique comment tous les fleuves de la Terre se jettent dans le Tartare et en ressortent<sup>75</sup>. Les homonymies entre rivières du monde grec (telle celle de l'Inachos<sup>76</sup>) ont dû également favoriser les légendes de résurgence et de communication souterraine : ainsi, c'est peut-être du dessein étimologique d'expliquer l'homonymie entre les deux sources Aréthuse, l'une en Élide, l'autre en Sicile, qu'est née la légende de l'Alphée.

Le *miraculum* devient lieu commun

Parallèlement, on avait observé que, dans le Léman et dans le lac de Tibériade notamment, l'eau de la rivière se distinguait par sa couleur sur une certaine distance, quelques stades dit Strabon pour le Léman, et qu'elle ne se mélangeait donc pas immédiatement aux eaux du lac. Cette curiosité naturelle a été amplifiée, jusqu'à l'idée que la rivière coupe le lac. Cette observation, initialement juste, ensuite amplifiée, est devenue par la suite un *topos*. Comme on ne prête qu'aux riches, ce sont d'abord les fleuves à qui l'on attribuait déjà une résurgence qui ont été gratifiés de cette capacité à fendre un lac, à savoir le Nil chez Pausanias, l'Oronte chez Pline l'Ancien. Ce lieu commun a ensuite été utilisé pour d'autres lacs et rivières, comme on le voit chez Pline, avec les lacs alpins. Il resterait à déterminer si chaque auteur a ajouté telle ou telle rivière à sa fantaisie ou si l'on puisait dans des recueils de *mirabilia*, composés initialement par les paradoxographes hellénistiques<sup>77</sup> : le caractère récurrent des mentions tend à le faire pen-

1980. Il s'agit d'Hérode Philippe II, fils d'Hérode le Grand. Il est amusant de noter qu'on utilise encore de nos jours le même type de procédé : ce sont des colorants chimiques qui ont permis d'établir de façon certaine en 1965 que l'Erasinos est l'émissaire du lac Stymphale (cf. n. 2 du livre VIII de Strabon, É de BALADIÉ, CUF, V [n. 68]).

<sup>75</sup> *Phédon*, 111c-112d.

<sup>76</sup> Cf. *supra*, note 53.

<sup>77</sup> Cf. G. SCHEPENS et K. DELCROIX, *Ancient Paradoxography : origin, evolution, production and reception*, in O. PECERE et A. STRAMAGLIA (ed.), *La letteratura di consumo nel mondo greco-latino*, Cassino, 1996, pp. 375-460 : la tradition attribue la fondation du genre (compilation de phénomènes étranges ou étonnants lus chez différents auteurs, dont Hérodote, Ctésias, Théophraste, Timée, Aristote...) à Callimaque au III<sup>e</sup> siècle, genre qui a ensuite été développé par les Alexandrins (le premier ouvrage de paradoxographie grec est en fait celui d'Aristée de Proconnèse, au VI<sup>e</sup> s. av. J.-C.). Du côté romain, Varron et Cicéron écrivirent respectivement un *De Admirandis* et des *Admiranda* (cités par Pline, *HN*, XXXI, 12 et 51). Cf. Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, IX, 4, 1-13 pour une liste de quelques noms de paradoxographes. Voir aussi, pour les fragments qui restent des

ser. Quoi qu'il en soit, ce lieu commun a eu un long succès, puisqu'on le trouve beaucoup plus tard chez Ammien Marcellin, toujours à propos du Rhône et du lac Léman, dans sa brève description des Gaules :

« Le Rhône coule des Alpes Pennines, d'une abondante quantité de sources, et, d'une course impétueuse (*proclivi impetu*), descend vers des régions plus planes, roulant à plein bord ses propres eaux ; il débouche dans un lac nommé Léman, le traverse sans se mêler nulle part à des eaux étrangères, mais, glissant à la surface d'une eau plus nonchalante<sup>78</sup>, il cherche une issue et se fraie un passage par la rapidité de son cours (*eamque intermeans nusquam aquis miscetur externis, sed altrinsecus summitates undae praeterlabens segnioris, quaeritans exitus uiam sibi impetu ueloci molitur*) »<sup>79</sup>.

Le phénomène est également évoqué par Ammien à propos d'un lac dont ne parlaient ni Pline l'Ancien, ni les autres textes cités, le lac de Constance, traversé par le Rhin (Strabon évoque ce lac, dont les expéditions de Tibère et Drusus en 15 av. J.-C. venaient de donner une meilleure connaissance, mais sans mentionner de particularité quant à sa traversée par le Rhin<sup>80</sup>). Le contexte est celui d'une expédition de Constance contre les Alamans, en 354-355. Je cite ce texte dans toute sa longueur, parce qu'il est instructif de le comparer de près avec ceux de Cassiodore et Ennode :

recueils grecs, A. WESTERMANN, *Paradoxographi Graeci. Scriptores Rerum Mirabilium Graeci*, 1839, réimpr. Amsterdam 1963.

<sup>78</sup> La traduction d'E. GALLETIER (CUF, vol. I, Les Belles Lettres, Paris 1968) comporte une virgule de trop « glissant à la surface, d'une eau plus nonchalante », qui fait entendre que l'eau nonchalante est celle du Rhône. Or, dans tous les textes concernant ce phénomène, c'est l'eau du lac qui est stagnante ou nonchalante, et *undae segnioris* est un génitif, complément de *summitates*, et non un ablatif de qualité.

<sup>79</sup> Ammien Marcellin, XV, 11, 16, traduction de GALLETIER, CUF, I [n. 78].

<sup>80</sup> Strabon, VII, 1, 5 : « On trouve près d'elle (la forêt Hercynienne) la source de l'Istros et celle du Rhin, le lac situé entre les deux et les marais formés par les débordements du Rhin. Le lac a plus de 600 stades de tour, une largeur de près de 200 ; on y trouve une île qui servit de base à Tibère quand il livra une bataille aux Vindéliciens (installés sur la rive nord : l'île doit être la presqu'île de Mainau plutôt que celle de Reichenau). Ce lac est plus au sud que les sources de l'Istros, de sorte que pour aller de la Celtique à la forêt Hercynienne, il faut d'abord passer ce lac, ensuite l'Istros, puis traverser une région plus facile de hauts plateaux pour atteindre la forêt. Tibère avait progressé d'une journée de marche à partir du lac quand il vit les sources de l'Istros » (traduction de É de BALADIÉ, CUF, vol. IV, Les Belles Lettres, Paris 1989. Sur ce lac, voir aussi Strabon, VII, 5, 1, peuples qui habitent les rives ; et IV, 6, 9 ; Pomponius Méla, 3, 24, deux lacs Vénétus et Acronus (Untersee et Obersee) ; Dion Cass. 54, 22, 4, qui mentionne la traversée du lac par Tibère et sa victoire sur les Rhètes ; Pline *HN*, 9, 63, lac Brigantinus, qui produit des lottes excellentes.

Le Rhin « roulant ensuite vers la plaine, rongé et entaillant profondément ses rives, se jette dans un vaste lac rond<sup>81</sup> que le Rète habitant de ses bords appelle Brigantia. Il s'étend sur une longueur de quatre cent soixante stades et sur une largeur presque égale, et l'épouvante de ses forêts inhospitalières le rend inaccessible, sauf dans la région où l'antique et sage valeur romaine a construit une large route, malgré la résistance des barbares, la nature du sol et l'inclémence du climat. Le fleuve se précipite donc dans ce lac avec un grand fracas de tourbillons écumeux, traverse le calme paresseux des eaux et les coupe par la moitié comme d'une ligne frontière. Et comme si l'élément liquide se trouvait séparé par une discorde éternelle, sans accroître ni diminuer la masse d'eau qu'il a amenée au lac, il en sort avec son nom et ses forces intactes, et sans subir par la suite aucun contact, il pénètre dans les flots de l'Océan. Et ce qui est tout à fait étonnant, c'est que ni le lac n'est troublé par la traversée rapide des eaux du Rhin, ni le fleuve n'est retardé dans sa course par le limon et la boue, et qu'ils ne peuvent être confondus et mêlés en un seul corps. Si l'aspect des choses ne montrait lui-même qu'il en est ainsi, on ne croirait pas qu'aucune force pût les séparer. Ainsi l'Alphée, qui naît en Arcadie, épris de la fontaine Aréthuse, fend la mer Ionienne, selon la fable, et se précipite au voisinage de la nymphe qu'il aime »<sup>82</sup>.

Il est frappant de retrouver l'association entre le phénomène de la rivière traversant sans mélange et l'Alphée, comme chez Pline l'Ancien, comme chez Strabon. Après Ammien, le *topos* est utilisé par Ennode et Cassiodore, avec le lac de Côme. Il a donc eu une belle fortune, ressortant régulièrement comme les résurgences d'une rivière ! Le tableau qui suit permettra de suivre de façon plus synthétique le cours du lieu commun de ses sources perdues jusqu'à Cassiodore. On en trouverait certainement d'autres exemples dans les littératures grecques et romaines.

<sup>81</sup> Ce lac n'est pas rond, mais assez découpé et d'une forme complexe. On a là encore un exemple de représentation approximative, comme avec la forme de coquillage attribuée au lac de Côme par Cassiodore.

<sup>82</sup> Ammien, XV, 4, 3-6, trad. GALLETIER, CUF, I [n. 79]. Pour le texte latin, cf. *infra*, p. 164

Tableau chronologique des auteurs chez qui apparaît le *topos*

Auteur	Dates	Alphée/ Aréthuse	Rivières traversant la mer	Nil	Rhône/ Léman	Jourdain/ Tibériade	Addua/ Côme	Rhin/ Constance
Ibycos	VIe s.	X	X Méandre/ Asopos <sup>83</sup>					
Pindare	476/475	X						
Sophocle	468- 406/5		X Inachos <sup>84</sup>					
Timée	vers 350-264	X			?			
Callimaque	vers 305-240			X Inopos				
Polybe	autour de 150	X			?			
Posidonios	1 <sup>er</sup> moitié 1 <sup>er</sup> s. av. J.-C.				?			
Strabon	fin 1 <sup>er</sup> s. av. J.-C. / début 1 <sup>er</sup> s. apr.	X	X Inachos Méandre/ Asopos	X Inopos	X			
Méla	43-44				X			
Josèphe	76-79			X source de Capharnaüm <sup>85</sup>		X		
Plin l'Ancien	77	X			X		X	
Tacite	106					X		
Pausanias	entre 150 et 175	X	X Mt Mycale Méandre/ Asopos	X lac Inopos Euphrate		X		
Ammien	385-386	X			X			X
Ennode	502						X	
Cassiodore	533						X	

<sup>83</sup> Strabon, VI, 2, 4 = Ibycos, fr. 41 Page.<sup>84</sup> Strabon, VI, 2, 4 = Sophocle fr. 271 Radt.<sup>85</sup> *Guerre des Juifs*, III, 520.



### Considérations hydrologiques

On pourrait se contenter de cette étude littéraire. Or, il m'a semblé intéressant d'examiner l'aspect géographique, hydrologique des choses. En effet, notre premier mouvement, en lisant de telles affirmations, est de penser qu'elles sont totalement fantaisistes. Or, il est enrichissant d'entendre ce que des scientifiques, spécialistes des questions relatives à l'eau, ont à dire à ce sujet. Voici un résumé simplifié de la réponse de l'un d'entre eux, Hans Dürr, hydrologue à l'université de Waterloo (Canada)<sup>86</sup>, que j'ai consulté : la manière dont les eaux d'une rivière se répartissent dans un lac est complexe et fait, dans le cadre de la limnologie, l'objet d'études, d'autant plus que chaque lac diffère et que la température intervient sur le processus.

D'après les études réalisées sur le mouvement des masses d'eau, on peut parfois suivre les eaux d'une rivière entrant dans un lac, mais, dans la plupart des cas, seulement sur une faible distance et à certaines saisons, comme en période de crue. Cette distance serait plus longue dans le lac de Tibériade, ce dont nous avons un écho dans le texte de Flavius Josèphe cité plus haut<sup>87</sup>. Le mouvement, l'élan, le cours des rivières est donc observable sur une faible distance dans un lac ; car les eaux fluviales sont généralement chargées de sédiments en suspension leur donnant un aspect plus clair que celui plus foncé des eaux dites claires d'un lac. Rapidement, il se produit un mélange des eaux et celle qui sort n'est pas la même que celle qui entre.

Il est toutefois possible que les Anciens aient mêlé l'observation de couleurs différentes avec une autre observation initiale juste, celle de la stratification des lacs. C'est un phénomène qui se produit notamment l'été, quand l'eau de la surface, plus chaude et donc moins dense, reste au-dessus des eaux plus froides (tout baigneur l'a expérimenté) : en effet, la force des vents ne peut pas mélanger ces eaux chaudes avec les autres au-delà d'une certaine profondeur. On peut trouver le même type de stratification de l'eau douce sur de l'eau salée, quand une rivière se déverse dans la mer (cf. l'observation que nous livre Pline : « La mer charrie à sa surface des eaux douces, plus légères, sans aucun doute », *HN*, II, 224). En automne, quand l'air est plus froid, les masses d'eau ont la même température et se mélangent plus facilement. Sous nos latitudes, les eaux se mélangent normale-

<sup>86</sup> Ecohydrology Group, Department of Earth and Environmental Sciences.

<sup>87</sup> S. SERRUYA, *The mixing patterns of the Jordan River in Lake Kinneret*, in *Limnology and Oceanography*, 19-2, 1974, pp. 175-181 : *One of the first descriptions of the path of the Jordan in Lake Kinneret can be found in The Jewish War by Josephus Flavius, who reported that the river « goes straight in the middle of the Lake Genesareth (Kinneret) ». This somewhat simple pattern, described 19 centuries ago, turns out to be partly correct, at least at the beginning of the flood season and in the northern part of the lake.*

ment une ou deux fois par an ; cela arrive plus fréquemment sous les tropiques ; il existe en revanche des lacs dont les eaux, qui restent stratifiées, ne se mélangent jamais.

Pour revenir aux rivières, en certaines saisons et surtout en période de crue, leurs eaux qui entrent dans les lacs ne s'y mélangent que progressivement et c'est peut-être ce qu'ont observé et rapporté les Anciens, comme Pline l'Ancien et Ammien, quand ils affirment qu'elles glissent sur les autres, à la surface (Pline, *dulces inter se supermeant* ; Ammien, *summitates undae praeterlabens segnioris*, XV, 11, 16). Sur la totalité de la surface d'un lac, elles se mêlent en revanche aux eaux du lac et ils ont tort sur ce point. Peut-être le fait que la quantité d'eau entrant et sortant est grosso modo la même les a-t-il induits en erreur. D'une première observation juste, ils ont donc tiré une conclusion fautive, sur laquelle on semble avoir surenchéri : l'eau du Rhin trace comme une ligne au milieu du lac (Ammien), celle de l'Adda une ligne d'une couleur différente (Cassiodore) ; son cours est aussi marqué par un léger gonflement qui permet de le distinguer (Ennode). On peut dire pour conclure que, si la possibilité qu'une rivière traverse un lac en ligne droite de l'entrée à l'exutoire sans mélange des eaux est très improbable, il existe dans certains lieux des phénomènes qui pourraient le laisser croire<sup>88</sup>.

#### Un écho d'Ammien Marcellin ? Les descriptions des lacs Léman et de Constance

Pour en revenir aux textes qui nous occupent, sur ce point et sur d'autres, il est intéressant de confronter les évocations d'Ammien qui précèdent avec celle de Cassiodore. Voici donc le texte latin de deux ces passages mis en parallèle :

**Ammien** : Rhin et lac de Constance<sup>89</sup> :

Inter **montium celsorum**<sup>90</sup> anfractus immani pulsu Rhenus exoriens per scopulos extenditur altos, nullos aduenas amnes adoptans [...] Iamque ad **plana** uolutus, altaque diuortia riparum abradens, lacum inuadit rotundum et uastum,

**Cassiodore** : Adda et lac de Côme :

Est enim post montium deuia et laci purissimi uastitatem quasi murus quidam **planae** Liguriaie ; quae licet munimen claustrale probetur esse prouinciae, in tantam pulchritudinem perducitur, ut ad solas delicias instituta esse uideatur. Haec

<sup>88</sup> Pour donner un exemple que ne pouvaient pas connaître les Anciens, à la confluence du Rio Negro et du Solimões, qui forment l'Amazone, les eaux très noires de l'un et ocre-jaune de l'autre s'écoulent sur des kilomètres sans se mélanger. Pour une photo, voir [http://fr.wikipedia.org/wiki/Amazone\\_%28fleuve%29](http://fr.wikipedia.org/wiki/Amazone_%28fleuve%29), (site consulté le 03/03/2013).

<sup>89</sup> XV, 4, 2-6.

<sup>90</sup> Sont en gras les mots communs aux deux auteurs ; sont soulignés les mots qui expriment une idée semblable.

quem Brigantiam accola Raetus appellat, perque quadringenta et sexaginta stadia longum, parique paene spatio late diffusum, horrore **siluarum** squalentium inaccessibleum, nisi qua uetus illa Romana uirtus et sobria iter composuit latum, barbaris et natura locorum et caeli inclementia refragante. Hanc ergo paludem spumosis strependo uerticibus amnis inrumpens, et undarum quietem permeans pigram, mediam uelut finali intersecat libramento, et tamquam **elementum** perenni discordia separatum, nec aucto nec imminuto agmine quod intulit, uocabulo et uiribus absoluitur integris, nec contagia deinde ulla perpetiens oceani gurgitibus intimatur. Quodque est impendio **mirum** nec **stagnum** aquarum rapido transcurso mouetur, nec **limosa** subluuie tardatur properans flumen, et confusum **misceri non potest** corpus ; quod, ni ita agi ipse doceret aspectus, nulla ui credebatur posse discerni. Sic Alpheus oriens in Arcadia, cupidine fontis Arethusae captus, scindens Ionium mare, ut fabulae ferunt, ad usque amatae confinia proruit nymphae.

Rhône et lac Léman<sup>91</sup> :

A Poeninis Alpibus effusioe copia fontium Rhodanus fluens, et procliui impetu, ad planiora degrediens, proprio agmine ripas occultat, et paludi sese ingurgitat, nomine Lemanno, eamque intermeans nusquam aquis miscetur externis, sed altrinsecus summitates undae praeterlabens segnioris, quaeritans exitus uiam sibi impetu ueloci molitur.

post tergum campestria culta transmittit et amoenis uectationibus apta et uictualibus copiis indulgenter accommoda ; a fronte sexaginta milibus dulcissimi aequoris amoenitate perfruitur, ut et animus recreabili delectatione satietur et piscium copia nullis tempestatibus subducatur. Merito ergo Comum nomen accepit, quae tantis laetatur compta muneribus. Hic profecto lacus est nimis amplissimae uallis profunditate susceptus, qui concharum formas decenter imitatus spumei litoris albore depingitur. Circa quem conueniunt in coronae speciem **excelsorum montium** pulcherrimae summitates, cuius ora praetriorum luminibus decenter ornata quasi quodam cingulo Palladiae **siluae** perpetuis uiriditatibus ambiuntur. Super hunc frondosae uineae latus montis ascendunt. Apex autem ipse quasi quibusdam capillis castanearum densitate crispatus ornante natura depingitur. Hinc riui niueo candore relucentes in aream laci altitudine praecipitante descendunt. Huius sinibus ab austro ueniens Addua fluuius faucibus apertis excipitur ; qui ideo tale nomen accepit, quia duobus fontibus adquisitus quasi in proprium mare deuoluitur, qui tanto impetu uastissimi aequoris undas incidit, ut nomen retinens et colorem in septentrionem obesiore aluei uentre generetur. Putes quandam lineam fuscioem in aquis albetibus esse descriptam **miroque** modo influentis discolor natura conspicitur, quae **misceri posse** simili liquore sentitur. Hoc et in marinis quidem fluctibus fluuiorum inundatione contingit, sed ratio ipsa uulgariter patet, ut torrentes praecipites **limosa** faece corrupti uitreo sint aequori discolors. Hoc autem iure puta-

<sup>91</sup> XV, 11, 16.

bitur stupendum, quod simile tantis qualitibus **elementum** per **pigrum stagnum** uideas ire celerrimum, ut amnem per solidos campos putes decurrere, quem se peregrinis undis non uideas colore **posse miscere**.

On retrouve dans le texte de Cassiodore des mots semblables à ceux d’Ammien, mis en gras ; parfois, une idée similaire est dite en d’autres termes (soulignés) : le *putes quandam lineam fusciolem esse descriptam* semble reprendre le *mediam uelut finali intersecat libramento* d’Ammien ; le *nomen retinens generetur* répondre au *uocabulo absoluitur integris* ; les mots *ire celerrimum* et *decurrere au rapido transcursu* ; l’expression *nusquam aquis miscetur externis* du Rhône semble reprise par *peregrinis undis non miscere*. L’expression *misceri non potest* employée à propos de l’eau du Rhin est reprise deux fois à propos de l’Adda. Les *amoenae uectationes* de Côme pourraient faire écho à l’*iter latum* du lac de Constance, seul élément civilisé construit par les Romains et gagné sur l’hostilité du terrain, du climat et des barbares.

Certes, l’image qu’Ammien donne du lac de Constance – le lac Léman n’est évoqué que rapidement, sans détails, à propos du Rhône qui le traverse – est à l’opposé de celle du lac de Côme décrit par Cassiodore ; l’un est aussi sauvage, barbare, et hérissé (*horror siluarum squalentium*) que l’autre est civilisé et cultivé (*praetoria* sur les rives, vignes, *Palladiae siluae*). Le climat et le sol sont d’un côté aussi rigoureux et hostiles (*natura locorum et caeli inclementia refragans*) que doux, clément et propice aux cultures de l’autre côté (*uictualibus copiis indulgenter accommoda ; dulcissimi aequoris amoenitas ; nullae tempestates*). L’on peut donc dire que l’un relève du *locus horridus*, l’autre du *locus amoenus*, adjectif que Cassiodore emploie plusieurs fois (douceur continue du climat, riche végétation diversifiée, présence de belles eaux)<sup>92</sup>. Les points communs entre les deux évocations peuvent faire penser que Cassiodore s’est amusé à reprendre cette description du lac de Constance en la renversant, en l’appliquant au lac de Côme bien « peigné » (*compta*, §2, jeu de mots étymologique ; *capillis castanearum densitate crispatus*, §3) ; le lac n’est du reste jamais désigné autrement que par le nom de cette ville, son nom antique, Larius, n’étant pas employé.

<sup>92</sup> Pour un exemple et une analyse d’un jeu entre *locus amoenus* et *locus horridus* dans la littérature latine tardive, cf. M.-F. GUIPPONI-GINESTE, *Claudien poète du monde à la Cour d’Occident*, Paris 2010, pp. 53-65, sur les lieux du rapt de Proserpine.

## Jeux littéraires : le contre-éloge du lac de Côme d'Ennode de Pavie

Ce qu'on peut affirmer, c'est que le type de jeu littéraire qui consiste à prendre le contre-pied de lieux communs existait au VI<sup>e</sup> siècle et l'on en a justement un exemple avec le lac de Côme : dans le texte cité à plusieurs reprises plus haut, Ennode s'amuse, avec beaucoup d'ironie, à tourner l'éloge, que Faustus avait fait des lieux, en blâme<sup>93</sup>. Avant de le commenter, citons ce texte dans la traduction qu'en a donné S. Gioanni, seulement modifiée dans la phrase se rapportant aux *praetoria*, comme indiqué plus haut, et en deux ou trois autres endroits, indiqués par une note :

Voyez Côme, la situation d'une ville sombre, presque reléguée autrefois dans le silence, qui ne s'est glorifiée jusqu'à présent d'aucun avantage et, dit-on, d'aucune beauté, combien elle se réjouit d'être élevée par le privilège de ton génie !

Avec ses vallées abruptes et ses vastes gouffres entre des montagnes ininterrompues, elle sait montrer une misérable harmonie avec les neiges éternelles ; pour elle, bravant les dangers des pentes, les cultivateurs ont besoin de semer de la terre sur les rochers avant d'y déposer les semences ; pour elle, c'est une sorte de malheur que d'avoir orné le voisinage des rives du Larius de forêts vénérables, si bien que, souriant avec son aspect attrayant, elle offre aux seigneurs un séduisant mensonge de fertilité et entretient sa beauté maudite pour la ruine du propriétaire ; là, tout d'abord, dans leurs belles demeures, les maîtres paient un tribut à leurs

*Ecce Comus <urbi>s pullae  
quondam paene in silentium missa  
condicio, quae nulla se hactenus  
commoditate, nulla ut aiunt formosi-  
tate iactavit, quanto gaudet ingenii  
elata privilegio !*

*Quae per praerupta conuallia et  
patulos cobaerentium hiatus mon-  
tium aestiuis niuibis miseram scit  
exhibere concordiam ; cui per pericu-  
la pendentium cum uia cultorum  
ante terram per scopulos opus est  
seminare quam germina ; cui cala-  
mitatis genus est, riparum Larii  
confinia canis ornasse nemoribus, ut  
subridens inlecebrosa uisione domi-  
nantibus blanda fecunditatem fronte  
mentiatur et in perniciem possessoris  
pulchritudinem nutriat execrandam,  
ubi primum fabricis suis per praeto-*

<sup>93</sup> Sur les topiques et procédés du blâme, voir Pernot, *Rhétorique* [n. 32], pp. 481-490, et p. 488 sur le blâme dans l'épistolographie.

<sup>94</sup> « La tâche du *peraequator* est bien définie dans la législation tardive : il s'occupe de 'la répartition des terres stériles entre ceux qui possédaient des terres fertiles' (É di DÉLÉAGE, *La capitation au Bas-Empire*, Nancy 1945, p. 34). Cette activité est destinée à intégrer ces terres dans le cycle de la taxation », J. ARCE, *Valerius Proculus, peraequator census provinciae Callaeciae, et Iulius Vatia, censor Lusitaniae (ca 321 ap. J.-C.)*, in *Bulletin de la société d'études épigraphiques sur Rome et le monde romain*, 2007, p. 9.

constructions en s'employant à réparer, à force de frugalité économe, les fantaisies des anciens propriétaires et d'étayer des toits qui ruinent leur patrimoine. La quantité de cultivateurs locaux a été maintenue dans le seul but que leur nombre ne fût pas insuffisant pour acquitter la taxe publique et dépasse même les souhaits du répartiteur de l'impôt<sup>94</sup> ; elle<sup>95</sup> nourrit, non pour le plaisir, mais pour faire horreur, des foules de poissons qui nous apprennent quelle louange mérite le goût de ceux qui sont pêchés ailleurs. Là, l'atmosphère est continuellement pluvieuse, le ciel menaçant et, en quelque sorte, le cours d'une vie se passe sans jamais profiter de la pleine lumière. Les flots du Larius sont doux aux yeux des passants, mais ils les invitent à la baignade pour leur perte.

Qui pourrait dire beau un gouffre trompeur par de tels faux-semblants ? Que dire de l'île que votre récit a présentée comme habitable<sup>96</sup> ? Qui n'en serait surpris<sup>97</sup> ? Dans quelle île aime-t-on moins avoir la vie sauve, dans quelle île s'en être échappé a-t-il constitué une partie du danger, autour de quelle île sert-on comme nourriture aux poissons les cadavres des hommes ? Car les morts, là-bas, n'ont d'autres tombeaux que les eaux du Larius. Vous avez vanté les rivières Maira et Adda qui, leurs cours se fondant, sont révélés par un gonflement dans le lac qui les distingue<sup>98</sup> : et l'on n'aurait jamais pu les recon-

*ria domini tributa dissoluunt, dum antiquorum lascivias parca nituntur frugalitate reparare et profligantia patrimonium fulcire culmina ; indigenarum copia ad hoc tantum servata, ut functioni publicae peraequatoris etiam uota transcendens numerus non deesset ; piscium populos non ad delicias, sed ad horrorem nutriens, per quos discimus quid laudis captorum alibi sapor mereatur ; ubi aer pluuius perenniter et minax caelum et quaedam uitae sine tota luce transactio. Dulcia Larii oculis fluenta transeuntibus et ad natatum quos perdat inuitantia.*

*Quis ferat decorum gurgitem sub hac deceptione fallentem ? Quid dicam insulam relatione factam habitabilem ? Quis non hoc miretur ? In qua minus amatur uita seruata, in qua portio fuit euasisse discriminis, circa quam piscibus hominum ministratur esca cadaveribus ? Nulla enim praeter aquas Larii defuncti ibidem sepulchra meruerunt. Mairam fluium Adduamque laudastis, quos per confusos ductus discrimen in lacum tumoris ostendit : qui agnosci in eo numquam nisi per*

<sup>95</sup> Il s'agit toujours de Côme.

<sup>96</sup> Plutôt que « comment dirais-je habitable l'île que votre récit a présentée comme telle ? ».

<sup>97</sup> Emploi métopoétique du verbe *mirari* qui montre qu'Ennode pervertit dans le blâme les topiques de l'éloge.

<sup>98</sup> Plutôt que GIOANNI, CUF, I, [n. 37], p. 20 : « dont un gonflement, dans le lac, permet de distinguer les flots jusque là confondus » : en effet, les deux rivières se jettent dans le lac à deux endroits bien distincts et leurs flots ne sont donc pas confondus jusque là ; mais ils mêlent leurs eaux dans le lac (cf. le commentaire de *Var.* XI, 14, 4, *supra*, p. 150 et n. 42), tout en restant distincts des eaux de ce dernier, à ce que dit Pline (*dulces inter se supermeant alias*) et comme le montre le gonflement révélateur de leur passage mentionné par Ennode.

naître<sup>99</sup>, en ce lieu, sinon par le trouble de leurs eaux.

Déployer les richesses de l'éloquence à propos de réalités dépourvues de mérites eut plus de prix que n'en auraient eu tous ces bienfaits de la nature, si elle les avait accordés. Cependant, que le Maître des Cieux, qui vous a concédé ce pouvoir, garantisse éternellement ses faveurs, car, pour ma part, je n'ai pas écrit cela comme qui penserait autrement que vous, mais pour que le lecteur reconnaisse de cette façon que mieux vaut lire une Côme de votre plume que la voir<sup>100</sup>.

*turbida fluenta potuerunt.*

*Tanti fuit diuitias facundiae in rebus laude carentibus ostentare, quanta non fuerant haec omnia naturae beneficia, si dedisset. Caelorum tamen Dominus, qui hoc uobis posse concessit, munera sua sub perennitate tueatur, quia haec ego non quasi a uobis diuersa sentiens scripsi, sed ut ex istis lector agnoscat Comum per stilum uestrum melius esse legere quam uidere.*

On voit qu'Ennode déprécie tout et critique systématiquement, écrivant une véritable *vituperatio* du lac en réponse à la *laus* de Faustus. Ainsi, les nombreux poissons qu'abritent les eaux du lac ne nourrissent pas les hommes, mais se nourrissent d'eux, de leurs cadavres jetés là (§5-6). Il ne déforme pas toujours la vérité, mais présente, pour employer une expression populaire, le verre à moitié vide : le climat est pluvieux, certes (*aer pluuius perenniter et minax caelum*, §5), mais doux, ce qu'il se garde bien de dire. Il admet la beauté des pentes boisées, mais pour en faire un appât trompeur, un piège qui attire les propriétaires par une fertilité mensongère (§4). Tous ces éléments, stérilité cachée, manque de lumière, forêts trompeuses, poissons abondants nourris de cadavres, font de ce lieu un *locus horridus*, non plus par le manque de civilisation, comme chez Ammien, mais par une hostilité de la nature camouflée sous de beaux dehors.

L'ironie est très présente, perceptible surtout dans les premiers mots qui font de Côme une ville obscure et inconnue, alors qu'elle était au contraire célèbre et vantée, au moins depuis Pline le Jeune (« Voyez Côme, la situation d'une ville sombre, presque reléguée autrefois dans le silence, qui ne s'est glorifiée jusqu'à présent d'aucun avantage »)<sup>101</sup>. Aussi ne faut-il pas prendre au pied de la lettre ses considérations sur les *possessores* qui se ruineraient à entretenir de somptueuses demeures en ruine et en tirer sans précaution des conclusions allant dans le sens

<sup>99</sup> Plutôt que la répétition « distinguer » (*agnosci*).

<sup>100</sup> *Ep.* I, 6, 4-7.

<sup>101</sup> Cf. B. J. SCHRÖDER, 'Diuitias facundiae... ostentare' : osservazioni sulla lettera I, 6, in E. D'ANGELO (ed.), *Atti della II. Giornata Ennodiana*, Naples 2003, pp. 127-135.

d'un déclin inhérent au siècle (appauvrissement, réduction du niveau de vie, écroulement des édifices anciens) : en effet, il nie toute fécondité, toute prospérité du lieu, alors que les témoignages contraires convergent. Dans quel but procède-t-il ainsi ? Non seulement pour surprendre son lecteur, habitué de longue date à une image très positive, voire émerveillée du lac, mais aussi, selon Stéphane Gioanni, « pour mettre en évidence les pouvoirs et les dangers de la rhétorique », dont Faustus, le destinataire, était un brillant spécialiste, et pour montrer sa propre virtuosité. Son tableau montre que la rhétorique peut tout, y compris dévaloriser un lieu réputé pour ses charmes<sup>102</sup>. On peut voir, dans la beauté trompeuse du lieu, une métaphore de la rhétorique dont il dénonce la beauté factice. L'éloge de l'éloquence, au début de l'épître, se transforme assez vite en une mise en garde à peine voilée contre ses mensonges et ses « richesses » artificielles. De fait, la méfiance envers l'art oratoire est un thème fréquent dans la pastorale chrétienne »<sup>103</sup>.

Faustus, Ennode, Cassiodore

Il est frappant de voir que Cassiodore reprend dans le même ordre qu'Ennode les mêmes particularités de la ville et du lac : la situation de Côme et sa beauté ; la vallée où elle se trouve et les montagnes qui l'entourent ; les forêts, avant les *praetoria* chez Ennode, après chez Cassiodore ; les *praetoria* et les cultures (oliviers, vignes) ; l'Adda, qu'on distingue dans le lac. Seuls les poissons sont évoqués à des moments différents ; le Maira n'est pas évoqué par Cassiodore, sinon indirectement, nous l'avons vu ; et le nom du Larius n'est jamais cité chez lui, alors qu'Ennode le répète plusieurs fois. On peut ajouter, au bilan des points communs, une remarque stylistique : Ennode évoque le lac en une seule très longue phrase (correspondant au plus long paragraphe ci-dessus), à l'aide de relatives et de participes. Ce n'est pas le cas chez Cassiodore ; mais la longue phrase qui énumère les montagnes, les *praetoria* et les cultures est construite sur le même modèle, avec une succession de relatifs.

Il n'est pas très risqué de supposer que l'ordre adopté par Faustus dans son éloge était le même : Ennode reprend visiblement point par point les éléments évoqués par son illustre correspondant pour les dénigrer et sa démonstration a plus de force si le lecteur peut comparer l'éloge et le blâme quasiment ligne par ligne. Cassiodore a-t-il lu les deux ? Pour commencer par le texte d'Ennode, il est

<sup>102</sup> Et l'on sait que louer puis blâmer quelque chose (*laus et vituperatio*) était un exercice rhétorique d'école, la *disputatio in utramque partem*.

<sup>103</sup> GIOANNI, CUF, I, [n. 37], p. 107, n. 1.



frappant de constater que, si les éléments évoqués sont les mêmes, le vocabulaire ne présente pas de points communs : les seuls mots communs, outre *praetoria*, sont *pulchritudo*, *deliciae*, *dulcis* pour les eaux du lac, ce qui n'a rien d'original. On a vu que Cassiodore, au contraire, semblait emprunter des mots et des expressions au texte d'Ammien sur le lac de Constance, en les tissant dans la trame de son éloge. Par conséquent, ou bien il ne connaissait pas le texte d'Ennode, qui n'est destinataire d'aucune lettre des *Variae*, contrairement aux autres lettrés de l'époque (Boèce, son beau-père Symmaque<sup>104</sup>, Arator), et qui n'y est même jamais mentionné ; ou bien il a délibérément évité d'y faire la moindre allusion. Il y a dans les *Variae* au moins un parallèle avec un texte d'Ennode : ce dernier a écrit un poème sur la fontaine d'Aponus<sup>105</sup>, à laquelle Cassiodore consacre tout une longue lettre. Or, là, il semble y avoir des échos entre les deux, sans que l'on sache quel texte est antérieur à l'autre<sup>106</sup>.

Cassiodore avait-il lu le texte de Faustus ? Le fait qu'il ne semble pas en reprendre tous les points, puisqu'il n'évoque pas une île dont Faustus faisait l'éloge d'après Ennode, n'est pas un argument. Faustus est destinataire de plusieurs lettres des *Variae*, dont il est l'une des grandes figures<sup>107</sup> et il est peu probable que Cassiodore ait écrit sur le même sujet par hasard. En outre, les longues digressions du recueil sont généralement motivées par une raison littéraire ou culturelle : ou bien on les trouve dans les lettres destinées à des personnes de haut rang, lettrées et cultivées, comme Boèce ou Symmaque (*quia nobis sermo probatur esse cum docto*, IV, 51, 5) : Faustus reçut ainsi une description du Vésuve en activité, à l'occasion d'une éruption (IV, 50) ; une évocation plus courte du volcanisme des îles éoliennes (III, 47) et une longue évocation du cirque et de son symbolisme (III, 51). Ou bien, quand les destinataires sont des personnages obscurs et sans grande importance sociale, comme ici, les digressions sont faites à l'occasion d'instructions qui permettent d'introduire un sujet caractéristique de la culture romaine ou un thème littéraire déjà traité par d'autres auteurs : il en est ainsi pour la fontaine d'Aponus, évoquée longuement par un poème de Claudien auquel Cassiodore fait écho, en lui empruntant thèmes et vocabulaire<sup>108</sup>.

<sup>104</sup> Quintus Aurelius Memmius Symmachus, arrière petit-fils de l'orateur Symmaque, cf. *PLRE II*, Symmachus 9.

<sup>105</sup> Poème contenu par *Ep.* V, 8.

<sup>106</sup> Pour la confrontation de ces textes (et la traduction de celui de Cassiodore) et de celui de Claudien sur Apone, cf. FAUVINET-RANSON, *Decor* [n. 7], pp. 84-94 ; C. MAJANI, *Fons Aponi in Claudiano, Cassiodoro ed Ennodio : per un'analisi intertestuale*, in F. GASTI (ed.), *Atti della terza giornata Ennodiana. Pavia, 10-11 novembre 2004*, Pise 2006, pp. 207-218.

<sup>107</sup> *Var.* I, 14, 26, 34, 35 ; II, 5, 9, 26, 30, 37, 38 ; III, 47, 51 ; IV, 36, 38, 50 lui sont adressées. Il est également mentionné en III, 20.

<sup>108</sup> Cf. note 106.

Pour le lac de Côme, la lettre n'est pas adressée directement à Faustus, qui est probablement mort entre-temps<sup>109</sup>, puisqu'on n'entend plus parler de lui. La digression est insérée dans un document envoyé à un personnage beaucoup moins prestigieux, des dizaines d'années après la rédaction de l'éloge de Faustus. Ennode, quand il avait écrit à ce dernier, se plaçait dans une démarche de discussion et d'émulation, dans le cadre de ce qu'on pourrait appeler l'actualité littéraire ; Cassiodore adopte plutôt une démarche de citation, de réécriture d'un texte désormais passé dans le patrimoine littéraire, comme celui d'Ammien. Il ne s'est sans doute pas contenté de le paraphraser, mais il a dû procéder comme il l'a fait avec le passage d'Ammien ou le poème de Claudien sur Aponus.

Cette description du lac de Côme a donc non seulement une valeur littéraire intrinsèque, mais aussi une importance dans l'histoire littéraire de cette époque : on a vu comment elle s'insère dans une tradition née avec Pline le Jeune, dont Ennode et Faustus sont les derniers avatars avant Cassiodore, on pourrait presque dire dans une sorte de dialogue cultivé entre ces grands lettrés. Elle s'inspire par ailleurs de descriptions qui nous échappent et qui expliquent probablement l'orientation géographique inversée. Elle est parsemée de lieux communs, celui du *locus amoenus*, et surtout, plus marquant, celui de la rivière traversant un lac sans se mêler à ses eaux : ce dernier appartient aussi à une longue tradition, puisqu'il se trouve déjà sous la forme d'une « merveille » chez Pline l'Ancien, qui l'avait sans doute héritée d'un recueil de *mirabilia* plus ancien, d'origine grecque. Il est intéressant de voir comment ce *miraculum*, probablement né de l'observation de phénomènes naturels mal interprétés ou exagérés, dans d'autres lacs, notamment le lac Léman et le lac de Tibériade, puis devenu un *topos* littéraire, s'est peu à peu amplifié sous la plume des auteurs qui l'ont utilisé, dont Ammien Marcellin, Ennode et Cassiodore. Les points communs entre Ammien et le texte de Cassiodore étudié ici ne se limitent pas à l'utilisation de ce *topos* : le vocabulaire et les expressions, les thèmes qui se retrouvent de l'un à l'autre amènent à penser que Cassiodore connaissait les évocations du lac de Constance et du lac Léman d'Ammien. On pense qu'il existait en Italie aux V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles un archétype, pour nous perdu, de l'œuvre d'Ammien, en capitale rustique, comprenant plusieurs parties, dont l'une commençait au livre XIV<sup>110</sup>. Il n'est donc pas impossible que Cassiodore ait lu au moins une partie des *Res Gestae*. Ce possible parallèle est important pour l'histoire de la réception d'Ammien, puisqu'on n'a repéré jusqu'à présent que le seul grammairien Priscien, contemporain de Cassiodore, qui

<sup>109</sup> Il était déjà consul en 490 et la lettre est datée des années 533-537.

<sup>110</sup> É. GALLETIER, introduction à l'*Histoire* d'Ammien, CUF, I [n. 78], p. 41.

connaisse son œuvre (une seule citation, du livre XIV). Seule la découverte d'autres passages des *Variae* empruntant au grand historien pourrait confirmer ce que j'ai tenté de montrer ici.

Université de Paris Ouest Nanterre

Valérie FAUVINET-RANSON  
valerie.fauvinet-ranson@u-paris10.fr